

# CHANGEMENTS DANS LA VIE RURALE ET MUTATIONS MIGRATOIRES AUX NOUVELLES-HÉBRIDES

Joël BONNEMAISON

Géographe au centre ORSTOM de Nouméa. B.P. A5. Nouméa-Cedex  
(Nouvelle Calédonie)

## RÉSUMÉ

Les Nouvelles-Hébrides ont connu ces dernières années un accroissement sans précédent des mouvements de migration vers les zones urbaines. La brusque croissance urbaine de Port-Vila à partir de 1971, la chute qui s'est prolongée sur près de deux ans des cours mondiaux du coprah, conjuguées au développement de la scolarisation, ont poussé vers la « ville » un nombre de plus en plus considérable de migrants. Cette migration « sauvage » a en quelque sorte « cassé » les circuits traditionnels de la migration circulaire. L'alternance des mouvements de va-et-vient entre la ville, source temporaire de salaires, et le village considéré comme lieu de résidence principal a été rompu au bénéfice d'un mouvement qui prend de plus en plus l'allure d'un exode rural. Par ailleurs, la composition relative des flux migratoires s'est modifiée depuis 1967 : certaines îles augmentent leur solde migratoire à un rythme beaucoup plus rapide que d'autres.

C'est cette « rupture » dans le comportement migratoire traditionnel que nous voulons présenter et en deuxième lieu analyser. Bien que le pôle urbain, de plus en plus attractif joue un rôle dans les transformations du mouvement migratoire, celles-ci s'expliquent plus profondément par des changements intervenus dans la vie rurale et l'évolution des milieux de départ. Les densités de population, l'abandon de l'horticulture vivrière traditionnelle comme l'extension de l'agriculture de plantation, véritable monoculture de certaines régions insulaires, sont à cet égard des facteurs déterminants. Toutefois le surpeuplement relatif qui en découle n'est pas qu'un simple rapport quantitatif entre les ressources et le nombre des hommes : il dépend également de la taille des îles et du degré de rupture affectant les « équilibres spatiaux traditionnels ».

## ABSTRACT

In recent years in the New-Hebrides there has been an unprecedented increase in migratory movements towards the urban areas. The sudden urban growth of Vila since 1971, and the drop in world copra prices which lasted for almost two years, combined with growing school attendance, have pushed ever-increasing numbers of migrants towards the « towns ». This « wild » migration has caused a kind of « break » in the traditional patterns of circular migration. The alternating movements to and fro between the towns, temporary sources of income, and the village, traditionally the main place of residence, have ceased, and there is now a movement which resembles a veritable rural exodus. Additionally, the relative composition of migration flows has changed since 1967: migration rates in some islands are increasing much more rapidly than in others.

This paper describes and then analyses this « break » in traditional migratory behaviour. While the growing attractions of the towns are partially responsible for these developments, at a deeper level they may be explained by the changes which are taking place in rural life and the evolution at the migrants' departure points. Population densities, the abandon of traditional horticulture and the spread of plantation crops — now the only form of agriculture in some areas — have been determining factors. However, the relative overpopulation which has resulted from this situation is not merely a quantitative relationship between the resources available and the population size; it is dependent also on the size of the island concerned and, to a certain extent, on the breakdown of the « traditional spatial equilibrium ».

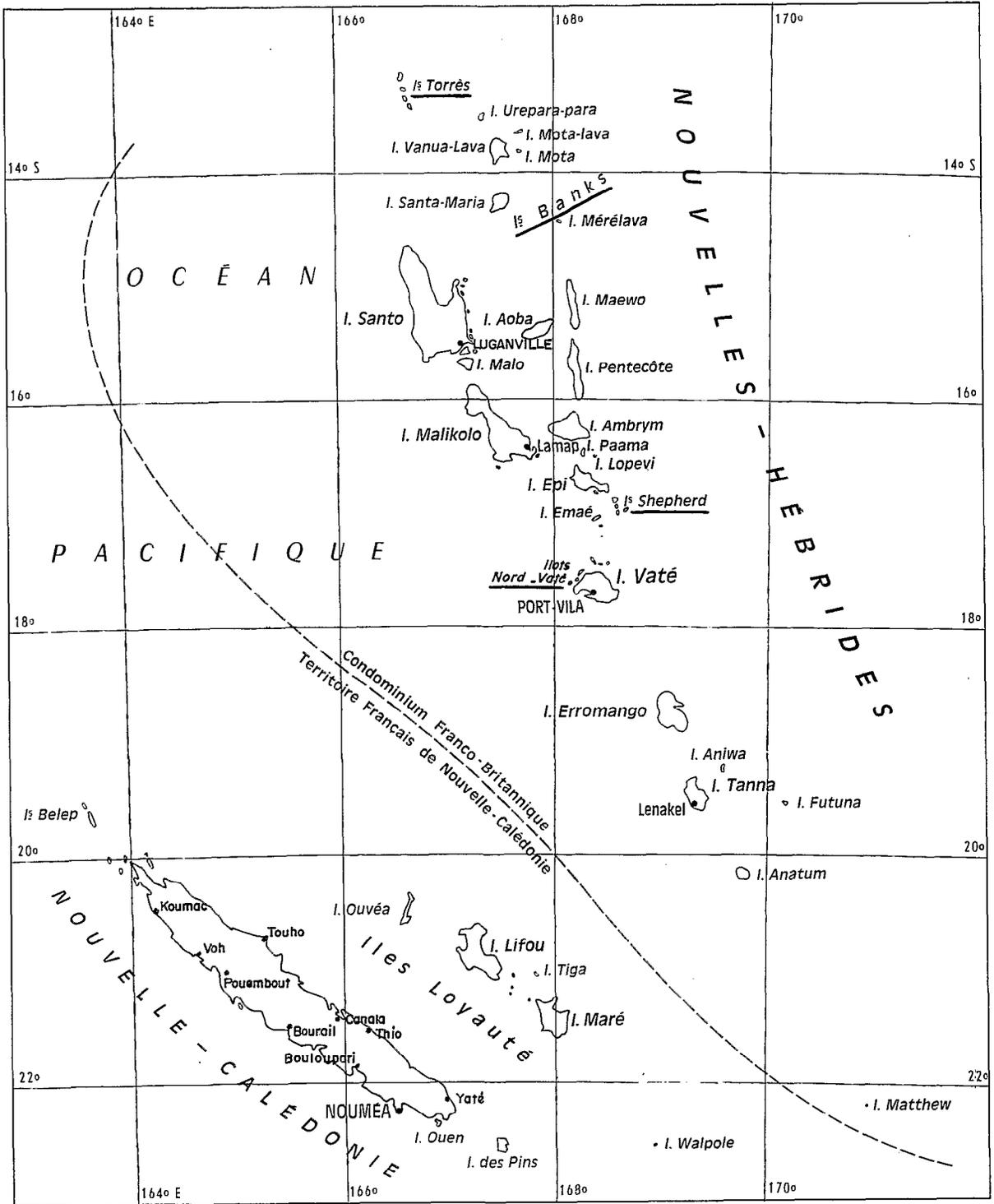


FIG. 1. — Carte de situation.

Longtemps resté à l'écart des grands courants internationaux, l'archipel des Nouvelles-Hébrides ne compte que deux petits centres urbains : Port-Vila, dans l'île d'Efaté (capitale du Condominium) et Luganville, dans l'île d'Espirito Santo (fig. 1). Jusqu'à ces toutes dernières années, ces petites villes étaient beaucoup plus de simples comptoirs servant de sièges aux grandes maisons de commerce et à l'infrastructure administrative, que de véritables complexes urbains. La population mélanésienne y était peu nombreuse : manœuvres employés par les maisons commerciales et personnel domestique. Ces deux villes étaient des créations européennes marginales, dans un archipel où l'essentiel des activités économiques dépendait de l'économie de plantation, où les courants de migration vers les zones urbaines restaient limités. Leur influence sur les populations de l'archipel était faible, même sur les quelques villages mélanésiens qui se situaient à leur proximité.

Cette situation se reflète dans les résultats de l'enquête effectuée par H.C. BROOKFIELD (1) en 1965 sur Port-Vila et lors du recensement de 1967 (2). La population mélanésienne vivant dans les zones urbaines ou péri-urbaines de l'archipel s'élevait à 6 932 personnes en 1967, soit 9,7 % de l'ensemble de la population des Nouvelles-Hébrides de souche autochtone ; un peu plus seulement de la moitié de cette population « urbanisée » était constituée de migrants provenant d'îles extérieures.

Cette relative faiblesse du mouvement migratoire vers les zones urbaines correspondait à un type de migration à « prédominance circulaire » (3) où le migrant quitte son île avec l'intention d'y retourner et de n'accomplir en ville que des séjours relativement brefs, de un à quelques mois. La population urbanisée est alors très fluctuante et constamment renouvelée par la succession des mouvements d'arrivée et de départ : seule une proportion limitée des migrants se fixe en ville pour une longue durée.

A partir de 1970 cette situation a commencé brusquement à changer. La crise des cours mondiaux du

coprah, les premiers effets d'une scolarisation devenue intensive et la croissance rapide de Port-Vila provoquée par l'investissement de capitaux extérieurs, se sont traduits par un développement sans précédent des migrations urbaines. En décembre 1972, lors du dénombrement de la population habitant les deux zones urbaines de l'archipel, le nombre des Mélanésiens s'était considérablement accru ; 10 966 d'entre eux vivaient à Port-Vila ou à Santo (4), ce qui représente, en admettant un accroissement de la population de l'archipel de 2,5 % par an, une proportion de 12,6 % de ce total.

L'accroissement de la population mélanésienne vivant en zone urbaine a été particulièrement rapide à Port-Vila. En cinq ans le nombre des migrants nés à l'extérieur de l'île d'Efaté est passé de 2 673 à 4 228 personnes, soit un accroissement annuel moyen de 11,6 %. A ce rythme la population autochtone doublera encore dans dix ans ; en 1980 et à moins d'un ralentissement, elle atteindra 18 000 habitants. Bien que moins rapide, l'accroissement de la population mélanésienne de Luganville a été également substantiel : de 1967 à 1972, elle est passée de 1 534 personnes à 2 630.

Cette migration « nouvelle » tend de plus en plus à déborder les cadres traditionnels de la migration circulaire. Le nombre de ceux qui se fixent en ville définitivement ou tout au moins pour une longue durée, devient en effet beaucoup plus important ; l'apparition d'une population mélanésienne urbanisée ou en cours d'urbanisation en est la conséquence la plus directe.

Notre propos est de comprendre la migration urbaine aussi bien dans ses aspects traditionnels que dans ses aspects nouveaux, ce qui implique une analyse des raisons profondes des mouvements de départ et de leur évolution. Cet essai d'explication de la migration dans sa partie « amont », c'est-à-dire au niveau des points de départ et des changements intervenus dans la société et les systèmes agraires insulaires, peut être considéré comme la recherche des situations propices aux migrations urbaines dans le cadre particulier d'un archipel océanien. Les principales caractéristiques des Nouvelles-Hébrides étant d'être fort inégalement insérées dans les structures du monde économique extérieur et de compren-

(1) H.C. BROOKFIELD et Paula BROWN GLICK, 1969.

(2) McARTHUR et YAXLEY, 1967.

(3) Les géographes anglo-saxons (CHAPMAN, BEDFORD) ont déjà décrit ce type de mouvement en Océanie : « Circulation denotes a great variety of movement, usually short-term, repetitive or cyclical in nature, but all having in common the lack of any declared intention of permanent or long-lasting change of residence » (ZELINSKY cité par R.D. BEDFORD, 1973).

(4) « Recensement de la population et de l'habitat à Port-Vila et Santo ». Bureau de la statistique du Condominium. HANSLOW et CHENAIS (1973).

dre une douzaine de grandes îles et cinquante à soixante petites îles ou îlots fort hétérogènes (1).

### Les formes traditionnelles de la migration aux Nouvelles-Hébrides

S'il fallait définir par une formule simple la migration circulaire, on pourrait dire que le « migrant ne quitte son île que pour mieux y revenir ». C'est en effet l'importance des liens avec le village d'origine qui constitue aux Nouvelles-Hébrides le trait fonda-

(1) Les idées et les faits exprimés dans ce texte proviennent de la comparaison des recensements de 1967 et 1972 et d'un travail d'enquête de plusieurs mois réalisé en 1973 et 1974 dans les zones urbaines de Port-Vila et de Luganville, à la suite d'une demande du Condominium franco-britannique à l'ORSTOM.

Cette enquête a abouti à la rédaction d'un texte plus détaillé « Migration et création urbaine à Port-Vila » (Centre ORSTOM de Nouméa) où sont abordés à la fois le problème des migrations dans les milieux de départ et celui de l'insertion des migrants dans le monde urbain. Une place particulière est faite dans ce rapport au problème de la création des lotissements à prix modérés et des enseignements qui peuvent être déduits de l'expérience réalisée à Port-Moresby (Papua - New-Guinea).

mental des migrations circulaires : elles expriment ainsi l'attachement à son sol d'une paysannerie qui hésite à s'expatrier trop longtemps et ne perçoit l'aventure extérieure que comme un détour qui lui permet ensuite de mieux se réinsérer dans l'univers villageois.

Pour cette raison, les migrations traditionnelles sont « courtes ». Le migrant quitte son île pour une durée qui oscille entre un mois et un an, le temps de séjour moyen étant de six mois. Les moments principaux de retour dans l'île d'origine se situent en juillet ou en août, période de la préparation des jardins vivriers, ou bien peu avant les fêtes de Noël, qui sont dans les îles l'occasion de grandes fêtes villageoises.

Le facteur « distance » joue également un rôle essentiel. Le migrant, surtout dans ses premières tentatives, reste dans un environnement proche de son île d'origine. Jusqu'en 1967 la répartition des aires de migration entre Port-Vila et Luganville s'effectuait principalement en fonction de la proximité. Les populations des îles du nord émigraient essentiellement vers Luganville, celles du sud, du centre et d'une partie du centre-nord, vers Port-Vila. Seule l'île de Paama répartissait à cette époque ses migrants de façon à peu près égale entre les deux zones urbaines.

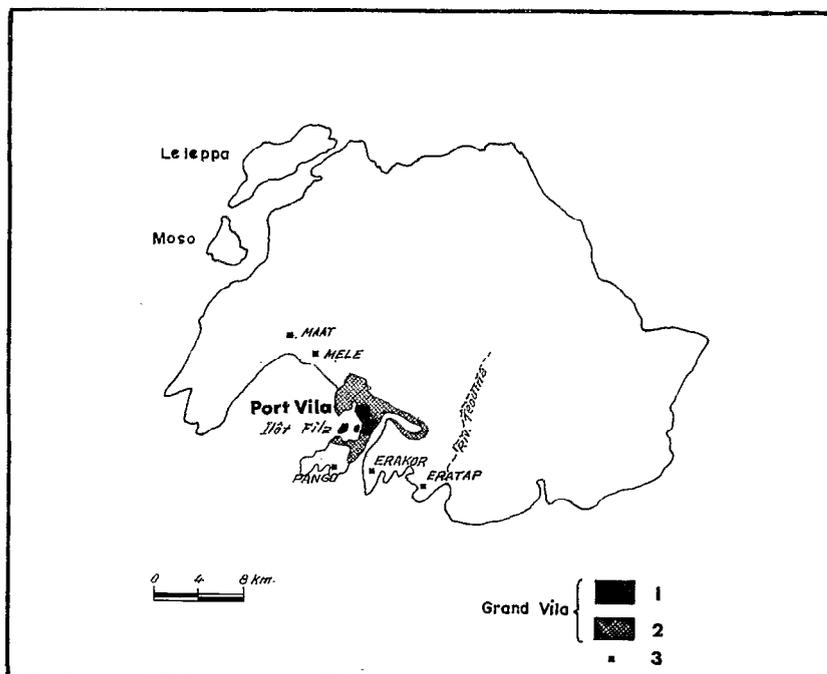


FIG. 2. — Nouvelles Hébrides, île Epaté. Carte de localisation de Port-Vila. 1. zone urbaine, 2. zone périurbaine, 3. villages mélanésiens périphériques.

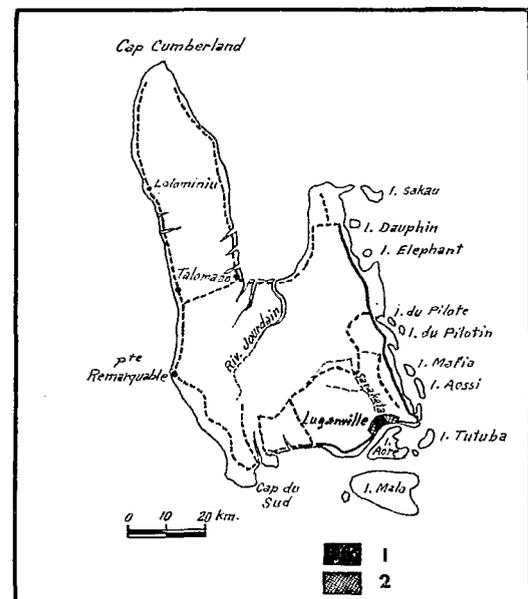


FIG. 3. — Nouvelles Hébrides : île Santo. Carte de localisation du Luganville. 1. zone urbaine, 2. zone péri-urbaine.

Dans le cadre de la « mobilité » traditionnelle, les mouvements migratoires vers la ville ne sont pas les seuls ni même les plus importants : la mobilité inter-insulaire, d'une zone rurale à l'autre, ou d'une zone rurale vers les plantations européennes, continue à être importante. Souvent, avant de se risquer en ville, le migrant effectue un ou deux séjours dans une plantation. Les habitants de Tanna par exemple commencent à travailler dans les plantations qui entourent Port-Vila avant de chercher un travail en ville. La migration vers la ville n'intervient que dans un stade ultérieur.

La migration traditionnelle crée enfin ses propres structures d'organisation. Elle est rarement une aventure individuelle. Le migrant part rejoindre un frère, un cousin ou un groupe de la même origine que lui. C'est à eux qu'il s'adressera pour trouver du travail et pour se loger. Certaines entreprises urbaines deviennent dès lors, souvent à leur insu, le lieu privilégié de regroupement des habitants d'un village ou d'un groupe de villages. Par sa nature, la migration traditionnelle tend à reconstituer des « communautés villageoises en tissu urbain », fondées sur l'origine commune et structurées avec plus ou moins de force par l'autorité d'un leader et les liens de parenté.

\* \*

Dans le cadre de la migration circulaire traditionnelle, les causes conjoncturelles de la migration sont diverses. Il s'agit essentiellement de répondre aux besoins nouveaux qui ont surgi lors du contact avec le monde moderne. Le migrant part donc avec l'idée de gagner à l'extérieur une somme d'argent précise, puis revient chez lui. Parmi les « besoins nouveaux », l'un des plus répandus est l'achat des tôles ondulées qui permettront de recouvrir et d'élever les murs d'une maison conforme aux normes nouvelles. L'achat de barbelés, de têtes de bétail, constituent également des sources de motivation assez généralement répandues. Mais les motivations peuvent être « coutumières » : à Tongoa, il n'est pas rare que plusieurs frères, cousins ou jeunes hommes d'un même village partent ensemble quelques mois à Port-Vila pour pouvoir ensuite offrir en se cotisant le « prix de la fiancée » réclamé à l'un d'entre eux par son futur beau-frère. Ces cas de migration en équipe sont fréquents dans la migration traditionnelle. Parfois c'est tout un groupe d'hommes qui part « en compagnie » acheter le matériel nécessaire à la construction du temple villageois, une voiture ou un bateau qui servira à la collectivité.

Souvent aussi, le départ d'un migrant n'a pas d'autre but que celui de « découvrir » le monde extérieur : connaître « la ville » et goûter à ses dérivés — notamment une certaine liberté — constitue en soi un motif qui semble devenir de plus en plus puissant, en particulier chez les jeunes. Dans ce cas la migration répond à une curiosité avant de répondre à un souci économique. Elle représente un peu, dans les sociétés néo-hébridaises d'aujourd'hui, ce que « l'initiation » était autrefois. Elle « débrouille » le jeune homme et le confronte avec l'extérieur : elle est d'abord source de prestige et d'expérience. Les besoins économiques viendront ensuite.

L'importance des liens conservés par le migrant avec son village d'origine explique le caractère relativement bref des séjours en ville, l'instabilité du mouvement et aussi son aspect communautaire. Le migrant cherche en ville à retrouver « les siens », ce qui est une façon de rester en contact avec son village. Il ne nouera que fort difficilement des relations extérieures à son groupe et, au premier message de rappel venu du village, quittera du jour au lendemain l'emploi qu'il a trouvé. La maladie de l'un de ses proches, une fête traditionnelle, un meeting sont souvent des raisons impératives de retour dans l'île natale.

La force des liens qui relient le migrant à son île est telle qu'il se considère toujours « de passage » hors de chez lui. Il ne cherche donc pas à s'adapter, ni à s'installer. Ses exigences tant en matière de logement que de salaire sont limitées.

*L'histoire de Charley S...*, originaire de la région des White Sands dans l'île de Tanna peut, à cet égard, être considérée comme celle d'un migrant circulaire type, malgré la longueur de certains de ses séjours extérieurs. Il part très jeune (15 ans à son premier voyage) travailler sur les plantations européennes d'Efaté, mais n'y fait que de courts séjours de un à quelques mois, entre lesquels il revient à Tanna et participe à la vie villageoise. La période de la guerre pendant laquelle Charley s'embauche comme docker pour le compte de l'Armée américaine constitue un tournant. Par la suite, ses séjours extérieurs vont en effet tendre à s'allonger ; il sert dans la Milice pendant plus d'une année, puis sur des bateaux. Il est toutefois rappelé à Tanna à plusieurs reprises par les anciens du village et il rejoint sa famille et ses enfants qui y vivent en permanence. Aujourd'hui, devenu contre-maître depuis trois ans, il travaille sur une plantation proche de Port-Vila, mais pense rentrer bientôt définitivement chez lui, afin de reprendre la vie de la coutume. Il lui faut aussi préparer son enterrement ; « cela coûte moins cher aux White Sands qu'à Port-

Vila... ». Charley, âgé d'environ 60 ans, reste essentiellement un homme de Tanna et n'a guère acquis de qualification professionnelle. Il ne se sent pas chez lui à Port-Vila et pense qu'il est temps de revenir là où sont les siens et où reposent ses ancêtres.

Du caractère temporaire et instable de la migration circulaire découlent également la jeunesse de la population migrante et sa forte dominance masculine. Dans la plupart des cas le migrant, lorsqu'il n'a pas l'intention de se fixer, part seul ou avec d'autres hommes : il laisse sa famille au village, s'il n'est pas célibataire. Les femmes sont donc relativement peu nombreuses dans ce type migratoire où les moins de 30 ans constituent la classe d'âge la plus représentée.

Sur 1 689 migrants de sexe masculin recensés en 1967 dans la zone urbaine de Port-Vila, 947 (soit 56,1 % de l'ensemble) étaient âgés de plus de 15 ans et de moins de 30 ans. Les proportions étaient légèrement inférieures à Luganville où les migrants masculins âgés de 15 à 30 ans étaient au nombre de 747 sur un total de 1 591 (soit une proportion de 46,8 %). Par ailleurs les sex-ratio apparaissaient fortement déséquilibrés puisqu'on trouvait un total de 170 hommes pour 100 femmes dans la population migrante de Port-Vila et encore 143 hommes pour 100 femmes à Luganville.

Le gonflement des classes jeunes et la forte prédominance masculine au niveau de l'ensemble ressort bien dans les pyramides des âges de la communauté migrante de Port-Vila :

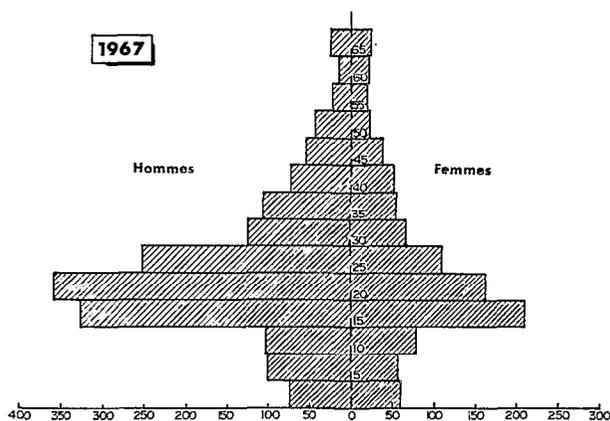


FIG. 4. — Structure par âge de la population migrante à Port-Vila en 1967.

(par migrant, nous entendons toute personne née à l'extérieur de l'île de Vaté (Efaté).

Toutefois l'examen de cette pyramide révèle d'autres nuances. En effet, l'émigration — bien que plus faible — persiste au-delà de 30 ans et même de 45 ans ; par ailleurs le déséquilibre du sex-ratio s'atténue dans les classes d'âges plus âgées. Enfin la proportion d'enfants de moins de 15 ans, nés dans des îles extérieures n'est pas négligeable : ceci tend à prouver qu'en marge de la migration circulaire, des familles de migrants se sont installées progressivement dans les zones urbaines, et que, dès 1967 celles-ci constituaient une proportion limitée, mais notable, de la population migrante.

Dès 1965, le géographe BROOKFIELD fut d'ailleurs surpris de constater qu'un quart des migrants établis à Port-Vila, s'y trouvait depuis plus de huit ans (1). BEDFORD en 1969 fit une constatation similaire. La prédominance des mouvements circulaires n'exclut donc pas un type de migration beaucoup plus stable évoluant en fait vers une fixation de longue durée en zone urbaine.

#### La croissance urbaine de Port-Vila

La tendance à la stabilisation d'un certain nombre de migrants en zone urbaine s'est encore accentuée en 1972.

L'examen de la pyramide des âges de l'ensemble de la population mélanésienne (migrants et non-migrants) résidant à Port-Vila en 1967 et en 1972 révèle que le gonflement migratoire n'a pas considérablement diminué la prépondérance masculine, ni celle des classes jeunes, mais qu'en valeur absolue le nombre des femmes, des classes d'âges plus âgées, et surtout des enfants de moins de 15 ans, s'est considérablement accru. Entre les deux recensements, l'accroissement des migrations urbaines s'est fait selon un double processus : augmentation du nombre des migrants temporaires, hommes seuls et célibataires ; augmentation du nombre des ménages fixés en ville, créant ainsi peu à peu une couche relativement importante de population mélanésienne urbanisée ou en cours d'urbanisation. Le déséquilibre du sex-ratio en zone urbaine est en effet descendu de 170 à 150 hommes pour 100 femmes ; les enfants de moins de 15 ans qui ne représentaient que 16,5 % de cette population en 1967 en représentent aujourd'hui 32 %. De la même façon, la proportion des hommes jeunes, âgés de 15 à 30 ans, au sein de la population masculine a décréu : 48 % contre 56,1 % en 1967.

(1) BROOKFIELD : *op. cit.*

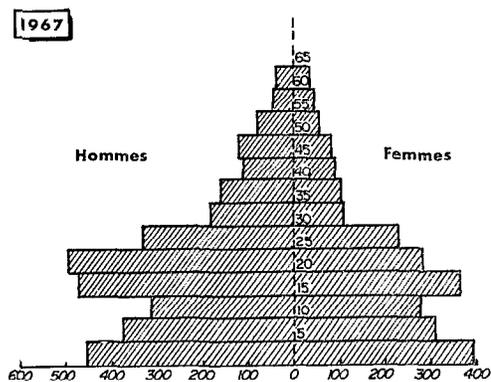


FIG. 5. — Structure par âge de l'ensemble de la population mélanésienne du Grand Vila en 1967 : migrants et non-migrants.

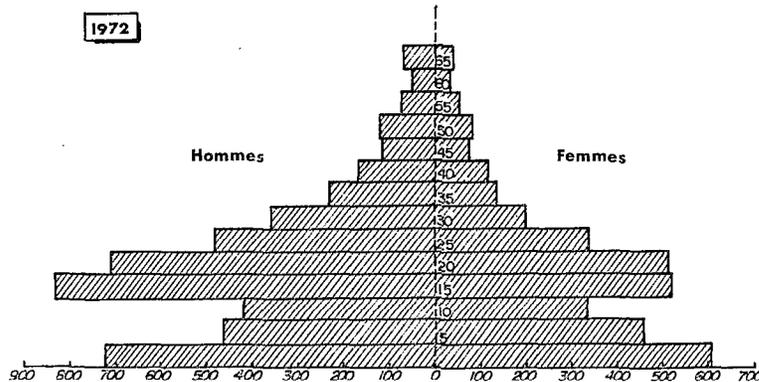


FIG. 6. — Structure par âge de l'ensemble de la population mélanésienne du Grand Vila en 1972 : migrants et non-migrants.

Ce meilleur équilibre dans la composition démographique de la population mélanésienne indique que l'accroissement numérique des migrations vers la ville a « réactivé » les canaux traditionnels de la migration circulaire, mais en même temps les a largement débordés.

En effet et par sa dynamique propre, la migration circulaire traditionnelle porte en elle-même les germes de sa propre mutation.

L'absence périodique des hommes jeunes et des adultes contribue à affaiblir la cohésion communautaire des villages de départ. Au fur et à mesure qu'il se vide de ses éléments actifs, le village est d'autant moins apte à retenir ou tout au moins à faire revenir de façon régulière le migrant « isolé » en ville. Par ailleurs, ce dernier, s'il trouve au bout d'un certain temps un emploi satisfaisant, s'habitue à la ville et fera venir sa famille ; ses enfants iront à une école de Port-Vila ou de Luganville. Progressivement, les liens avec le village d'origine deviendront de plus en plus ténus. *L'histoire de Peter K...*, originaire de Tanna, permet de mieux comprendre le passage d'un type migratoire à l'autre.

Peter K..., 32 ans, est du même village des White Sands que Charley S..., mais d'une autre génération. Ses premiers « voyages » sont ceux d'un migrant circulaire : il travaille d'abord dans une plantation, puis comme manœuvre et laveur de voiture. La brièveté de ses séjours — de un à quatre mois — et le nombre des emplois occupés dénotent une grande instabilité. Toutefois, à la faveur de l'un de ces emplois, Peter K... acquiert une qualification, il passe un permis de conduire et devient « chauffeur de bull ».

Il part dès lors à Nouméa où il reste un an et demi. A son retour, il revient chercher sa femme à Tanna, puis s'installe à Port-Vila où il trouve un emploi de chauffeur de taxi. Il se met alors en « compagnie » avec huit autres men-Tanna de la région des White-Sands pour acheter un terrain dans un lotissement périphérique de Port-Vila. Peter qui, depuis trois ans, n'est plus revenu dans son île, ne se fixe pas de date de retour chez lui. Il est en fait sorti du cycle circulaire ; son séjour à Nouméa, l'acquisition d'une qualification professionnelle ont été pour Peter les principaux moments du passage d'un type migratoire à l'autre.

Ce type d'évolution dans le comportement migratoire est fréquent, il entre en effet dans la nature du mouvement circulaire de favoriser à partir d'un certain « temps » de présence la stabilisation sur le lieu d'immigration. Cette stabilisation des migrants varie selon l'île d'origine, les classes d'âges, leur degré de scolarisation et surtout la qualification professionnelle que le migrant a pu obtenir.

A Port-Vila ce mouvement est surtout marqué pour ceux qui proviennent des zones de migration ancienne et massive : Paama, les îles Shepherds et le nord Vaté. Par contre la migration reste largement circulaire dans les grandes îles.

Tout se passe en effet comme si les grandes terres du nord ou du sud de Vaté avaient pris, à travers la migration circulaire, le relais des petites îles du centre, au fur et à mesure que le mouvement de celles-ci se transformait en émigration définitive ou de longue durée.

Indépendamment de l'origine géographique, le degré de scolarisation des migrants joue un rôle

essentiel. Les jeunes scolarisés ayant acquis une qualification professionnelle ou tout au moins la maîtrise d'une langue européenne (le français ou l'anglais) et qui, souvent, ont été internes hors de leur île natale en compagnie d'enfants d'îles différentes, sont en effet beaucoup moins sensibles à l'importance des liens qui les relient à leur communauté originelle. Pour eux, tant socialement que culturellement, leur avenir est « en ville ». Le stade transitoire de la migration circulaire qui, dans les zones de migration ancienne, prépare les jeunes ruraux à l'émigration définitive, n'existe plus.

Si le développement de la scolarisation constitue aujourd'hui un nouveau et puissant facteur d'accélération de l'évolution du mouvement migratoire, il en va de même pour la qualification professionnelle. Dans la plupart des cas les mouvements circulaires sont le fait des manœuvres qui n'ont pas de qualification professionnelle. Cette catégorie est surtout représentée dans les chantiers de construction qui employaient à Port-Vila en 1973 près de 900 Néo-Hébridais (contre 163 en 1967) dont 700 manœuvres et environ 200 ouvriers spécialisés ou qualifiés.

Pour cette population, 87 % des manœuvres avaient moins d'un an d'ancienneté dans l'entreprise où ils travaillaient et 64 % d'entre eux, moins de six mois. En fait plus de 10 % des manœuvres des chantiers de construction sont renouvelés chaque mois par suite de départ imprévus. Cette instabilité extrême au niveau des manœuvres est compensée par la stabilité du personnel ayant obtenu une qualification : 79 % des ouvriers qualifiés ont une ancienneté dans l'entreprise supérieure à un an et, pour 54 % d'entre eux supérieure à cinq ans (1).

Il en est de même en ce qui concerne le temps de résidence à Port-Vila (voir tabl. I et II).

Si des différences apparaissent entre le temps de résidence, beaucoup plus court, de la main-d'œuvre employée sur les chantiers de construction et celle déjà plus ancienne des maisons de commerce (il en va de même dans le secteur administratif), un même décalage se produit entre le temps de résidence des manœuvres et celui des ouvriers qualifiés ou des cadres moyens. En fait l'étude de la population migrante de Port-Vila révèle que la migration circulaire, est surtout un phénomène propre à de jeunes ruraux non qualifiés et au faible degré de scolarisation. Elle se transforme en effet en migration urbaine de longue durée, évoluant souvent en fixation plus ou moins définitive, lorsque l'insertion socio-professionnelle des migrants dans le contexte urbain devient meilleure.

A cet égard les changements intervenus dans la composition socio-professionnelle de la population mélanésienne de Port-Vila ont été profonds au cours de ces dernières années (voir tabl. III et IV).

En 1965 lorsque H.C. BROOKFIELD réalisa la première étude géographique sur la population de Port-Vila (2), la part des ouvriers restait inférieure au tiers de l'ensemble au sein de la population mélanésienne (31 %); les agriculteurs, pour la plupart habitants des villages sub-urbains et ouvriers de plantation, constituaient un bloc pratiquement égal, suivis ensuite par les gens de service (23,6 %) en général domestiques et gens de maison. Le personnel d'administration était faible, de même que le personnel commercial.

Les néo-hébridais du secteur tertiaire ou ayant acquis un métier exigeant une qualification ou la maîtrise d'une langue européenne étaient peu nombreux. En outre, la population des villages suburbains restait en marge des activités de la ville et demeurait

TABLEAU I. — Temps de résidence à Port-Vila de la population migrante employée sur les chantiers de construction (échantillon portant sur 392 personnes)

	Manœuvres	Manœuvres semi-qualifiés	Ouvriers qualifiés	Moyenne ensemble du personnel
Temps médian de résidence à Port-Vila (1) .....	6 mois	3 ans 8 mois	10 ans 8 mois	8 mois
Quartile supérieur .....	1 an 5 mois	10 ans 5 mois	18 ans 5 mois	2 ans
Quartile inférieur .....	2 mois	1 an 2 mois	4 ans 8 mois	4 mois

(1) Voir J. BONNEMAISON, 1974, pp. 42 à 50.

(2) H.C. BROOKFIELD and Paula BROWN GLICK, 1969.

TABLEAU II. — Temps de résidence à Port-Vila  
et degré de qualification du personnel néo-hébridais des maisons de commerce né à l'extérieur d'Efaté  
(échantillon portant sur 176 personnes)

	Manœuvres	Emplois semi-qualifiés	Cadres moyens et emplois qualifiés	Moyenne ensemble du personnel
Temps médian de résidence à Port-Vila* .....	2 ans 6 mois	9 ans 2 mois	19 ans 6 mois	3 ans 3 mois
Quartile supérieur .....	6 ans	15 ans	28 ans 6 mois	9 ans 6 mois
Quartile inférieur .....	1 an 3 mois	4 ans	10 ans 6 mois	1 an 6 mois

\* Le temps médian de résidence correspond au temps passé en ville par 50 % des migrants, le quartile inférieur par 25 % des migrants, le quartile supérieur par 75 %.

Source : Migration et création urbaine à Port-Vila, J. BONNEMAISON, 1974.

encore dans le cadre de l'agriculture villageoise (jardins vivriers et coprah).

En 1972, la croissance de la ville, le développement de ses activités administratives et commerciales, l'essor des chantiers de construction, ont bouleversé cette composition. La proportion des ouvriers est passée de 31 à 52 %; celle des activités de service est restée inchangée par rapport à 1965 (23,2 % contre 23,6 %); inversement, le pourcentage des agriculteurs s'est effondré de 31,7 % à 8,9 %, tandis que les cadres administratifs moyens ou subalternes et les employés de bureau marquent une nette progression.

Les villages suburbains ont donc rompu leur isolement et se sont intégrés au contexte port-vilien : hommes et femmes sont pour la plupart devenus salariés en ville, tandis que l'agriculture en zone péri-urbaine a été réduite à l'état de jardinage complémentaire.

Si à l'heure actuelle, plus de 75 % des néo-hébridais travaillant à Port-Vila sont toujours des manœuvres ou des « gens de service », ce qui reste considérable, certains d'entre eux commencent à s'insérer dans les tâches plus sophistiquées du secteur tertiaire et à y faire nombre : ils forment aujourd'hui 41 % de l'ensemble de ce personnel. On peut voir là les premiers

TABLEAU III. — Evolution de la composition socio-professionnelle de la population mélanésienne de Port-Vila entre 1965 et 1972

Secteurs d'activités	Nombre de N.H. employés		% par rapport au total des N.H.		Accroissement de la main-d'œuvre N.H. entre 1965 et 1972	
	1965	1972	1965	1972	Valeur absolue	% d'ac- croissement
Personnel des professions scientifiques et techniques .....	129	163	7,3	4,5	+34	+26,3
Directeurs et cadres administratifs supérieurs	—	—	—	—	—	—
Cadres administratifs moyens et employés de bureau .....	56	235	2,1	6,4	+179	+319,6
Personnel commercial et vendeurs .....	56	180	3,2	5,0	+124	+221,4
Services .....	415	849	23,6	23,2	+434	+104,5
Agriculture .....	558	327	31,7	8,9	-231	-41,4
Ouvriers, manœuvres, conducteurs d'engins	546	1 898	31,0	52,0	+1 352	+247,6
Indéfinis .....	—	27	—	—	—	—
TOTAL .....	1 760	3 679	100	100	+1 919	+109

Sources : « The people of Port-Vila » (BROOKFIELD, 1965)

« Migration et création urbaine » (BONNEMAISON, 1974) et d'après les statistiques du Bureau de Statistiques du Condominium (HANSLOW, CHENAIS, PIERCE).

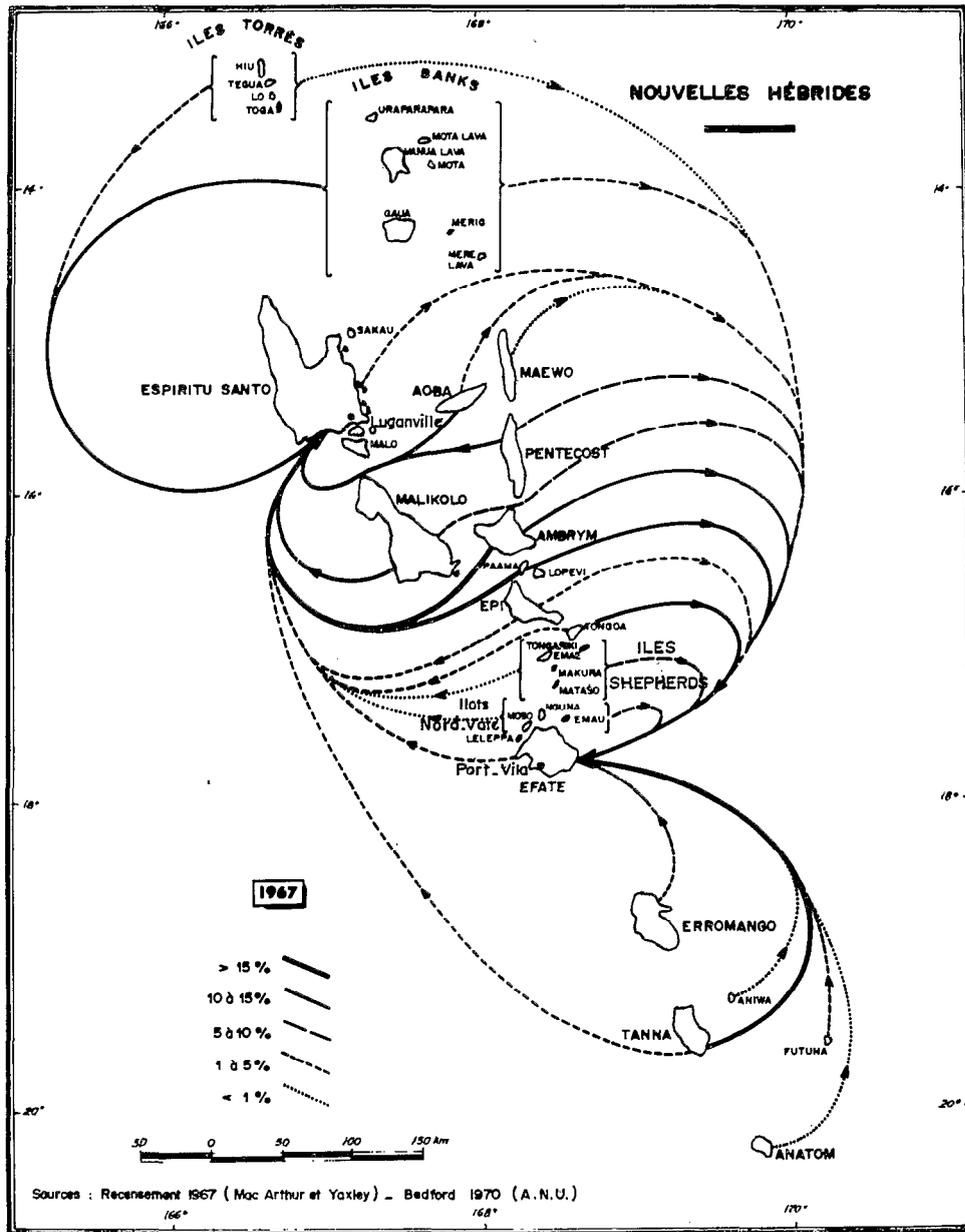


FIG. 7. — Répartition des flux migratoires en 1967: pourcentage des migrants selon l'île d'origine. D'après R.D. BEDFORD (1972).

TABLEAU IV. — Evolution de la composition socio-professionnelle de la population néo-hébridaise de Port-Vila entre 1965 et 1972, comparativement aux autres ethnies (Européens, Asiatiques, métis et autres Océaniens)

Secteurs d'activité	1965			1972			1965	1972
	N.H.	Total autres ethnies	Total toutes ethnies	N.H.	Total autres ethnies	Total toutes ethnies	% des N.H. par rapport au total	% des N.H. par rapport au total
Personnel des professions scientifiques et techniques .....	129	128	257	163	324	387	50,1	33,5
Directeurs et cadres administratifs supérieurs .....	—	110	110	—	105	105	—	—
Cadres administratifs moyens et employés de bureau .....	56	207	263	235	432	667	21,3	35,2
Personnel commercial et vendeurs	56	79	135	180	166	346	41,4	52,0
Services .....	415	53	468	849	143	992	88,7	85,6
Agriculture .....	558	49	607	327	49	376	92,0	87,0
Ouvriers, manœuvres, conducteurs d'engins .....	546	222	768	1 898	606	2 504	71,1	75,8
Indéfinis .....	—	—	—	27	16	43	—	—
TOTAL .....	1 760	848	2 608	3 679	1 841	5 520	67,4	66,6

Sources : « The people of Port-Vila » (BROOKFIELD, 1965).

« Migration et création urbaine » (BONNEMAISON, 1972)

et d'après les statistiques du Bureau de Statistique du Condominium (HANSLOW, CHENAIS, PIERCE).

résultats d'une politique de scolarisation à grande échelle, commencée il y a une dizaine d'années et aussi les fruits d'une politique administrative qui a cherché précisément à ouvrir ces emplois aux Néo-Hébridais.

Le développement urbain s'accompagne donc d'une certaine évolution de la main-d'œuvre mélanésienne. Celle-ci tend à se hiérarchiser et à acquérir une meilleure qualification : si le nombre des journaliers a augmenté, celui des ouvriers qualifiés, des « cols blancs » et des cadres moyens a progressé également.

Cette plus grande ouverture des structures professionnelles aux migrants mélanésiens est sans doute une cause importante dans l'évolution des comportements migratoires. La migration circulaire qui correspond à un statut économique et social relativement bas des migrants change en effet de contenu lorsque ce statut social s'améliore.

Toutefois les changements qui sont intervenus à l'intérieur du monde rural insulaire sont également essentiels à la compréhension des transformations de la migration.

### Changements dans les flux migratoires

Le comportement, en matière de migration, apparaît très divers selon les différentes îles de l'archipel, en fonction de leur position géographique, des densités de population et de leur propre degré de « développement » économique. Certaines îles ont des traditions migratoires anciennes, dans d'autres le phénomène apparaît relativement récent et assez limité. Ce qu'on pourrait appeler l'indice migratoire, c'est-à-dire le pourcentage des migrants en zone urbaine par rapport à l'ensemble de la population résidant dans l'île d'origine, est extrêmement variable ; de même, l'évolution du rythme migratoire et la transformation des premiers mouvements circulaires en mouvement de migration urbaine non réversible ou de longue durée.

La comparaison de la valeur numérique entre 1967 et 1972 des différents soldes migratoires et de leur évolution, révèle un certain nombre de faits.

Une première carte des flux migratoires vers les zones urbaines fut établie par R.D. BEDFORD (1)

(1) R.D. BEDFORD, 1972.

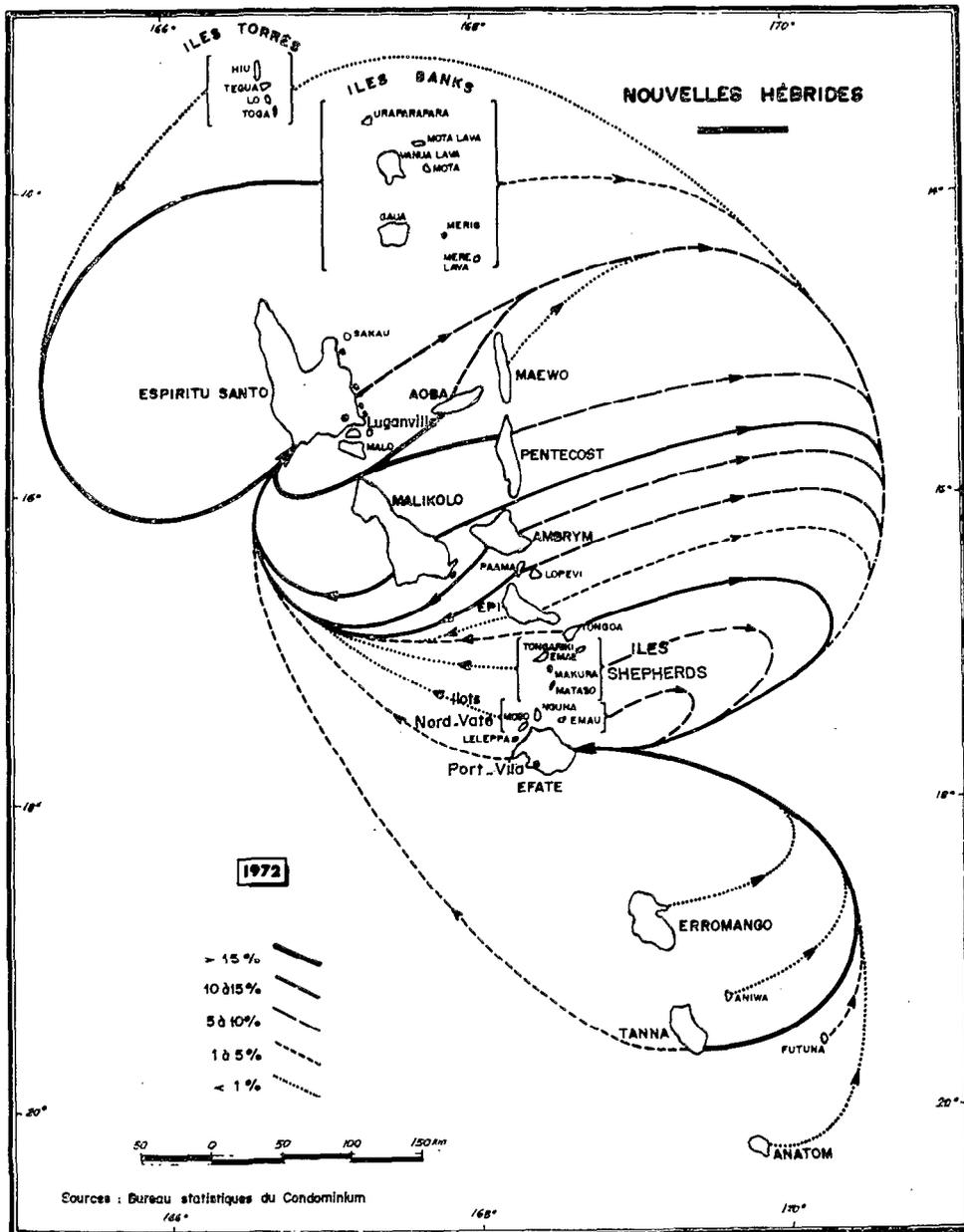


FIG. 8. — Répartition des flux migratoires en 1972: migrants en pourcentage selon l'île d'origine.

d'après le recensement de 1967. Elle donne en pourcentage la proportion des migrants résidant dans les zones urbaines de Port-Vila et de Luganville par île d'origine. Nous avons établi une carte plus récente à partir des données du dénombrement de la population des zones urbaines de 1972 (Service des Statistiques du Condominium) (voir fig. 7 et 8).

En 1967, les phénomènes migratoires qui s'inscrivaient dans le contexte général des mouvements circulaires faisaient apparaître une certaine spécialisation géographique : l'essentiel de l'apport migratoire vers Port-Vila était fourni par les îles du sud et du centre, l'île de Paama incluse. Les « grandes terres » du nord de l'archipel ne fournissant en revanche qu'un apport plus limité ; par exemple, quatre des grandes îles du nord et du centre-nord de l'archipel : Pentecôte, Aoba, Santo, Malikolo, ne fournissaient que 19 % du courant migratoire vers la capitale pour une population qui représentait 43 % du total de l'archipel.

Ces grandes îles du nord migraient en revanche plus facilement vers Luganville et les plantations de cocotiers du littoral de la grande île. Une certaine séparation passant à peu près à la latitude de l'île de Paama et du sud de Malikolo divisait les deux aires de recrutement. Ceci répond d'ailleurs à l'une des caractéristiques de la migration circulaire qui implique une certaine proximité entre la zone de départ et le lieu d'immigration.

En 1972, cette spécialisation reste encore vraie, mais elle apparaît singulièrement atténuée. L'émigration qui s'est amplifiée dans toutes les îles l'a été de façon inégale, si bien que pour un accroissement en valeur absolue assez généralisé, la composition relative des courants migratoires a changé (voir fig. 9).

En effet, à Port-Vila par exemple, l'apport migratoire des îles petites et moyennes proches ou relativement proches de ce centre, a diminué en valeur absolue. A la fin de 1972 les migrants provenant des îles Shepherds, de Paama et des îlots du nord Vaté ne représentaient plus que 31,11 % de l'ensemble du courant migratoire contre 46,3 % en 1967. De même Tanna régresse légèrement en valeur relative : 15,7 % contre 16 % en 1972.

Inversement, les « grandes terres » du nord d'Efaté, sont mieux représentées. La part des migrants venus de Pentecôte, Malikolo, Aoba, Santo, pour ne citer que celles-ci, passe de 19 % à 28 %.

Tout se passe par conséquent comme si, entre 1967 et 1972, une tendance à l'élargissement des aires de recrutement de la migration vers Port-Vila s'était clairement manifestée. Les petites îles proches de Vaté

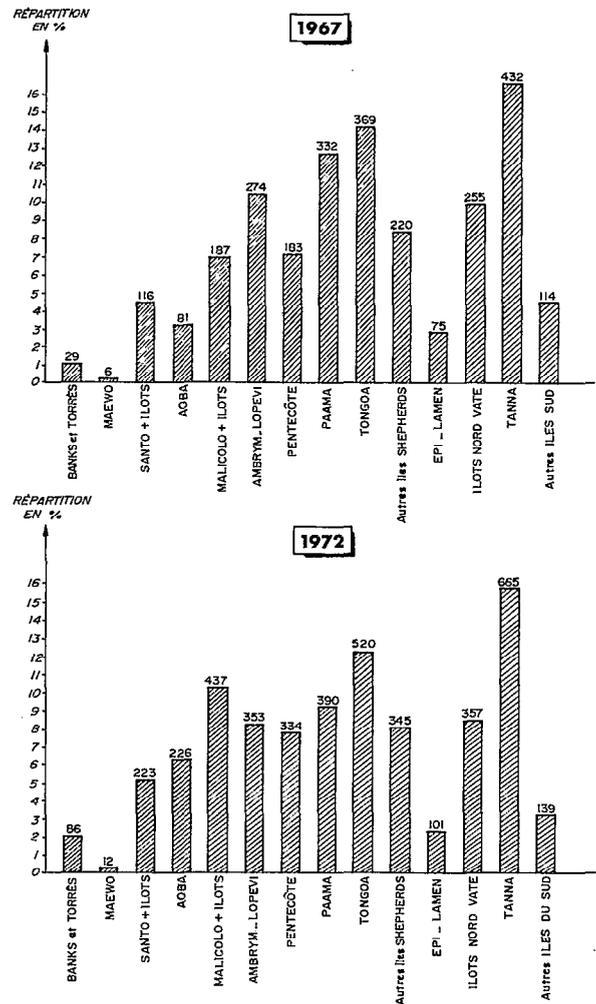


FIG. 9. — Origine des migrants à Port-Vila.

ont accru encore leur quota, mais elles ont perdu en valeur relative ce qui est gagné par des îles qui jusqu'à présent restaient à l'écart de la migration. La migration vers Port-Vila a donc eu tendance à faire « tache d'huile » ; des courants nouveaux se dessinent dans les grandes îles, sans que pour autant diminuent les courants déjà anciens (voir tabl. V et VI).

Cette amplification des courants migratoires est à mettre au compte de trois grandes séries de causes :

— La première, plus circonstancielle, est celle du passage des cyclones, particulièrement violents qui, en 1971, ont ravagé les cocoteraies. Les îles les plus

TABLEAU V. — Accroissement du nombre des migrants à Port-Vila pour quelques îles de l'archipel

Zones de migration ancienne vers Port-Vila			Zones de migration nouvelle vers Port-Vila		
	Différence 67/72 en nombre absolus	% moyen annuel d'accroissement		Différence 67/72 en nombre absolus	% moyen annuel d'accroissement
Paama .....	+58	3,4	Aoba .....	+165	45,6
Tongoa .....	+151	8,2	Pentecôte .....	+151	16,4
Ensemble îlots nord Vaté	+103	8	Malikolo .....	+250	26,6
Tanna .....	+233	10,8	Santo .....	+106	18,4
			Banks .....	+55	15,4

TABLEAU VI. — Accroissement du solde migratoire à Port-Vila selon la circonscription d'origine entre 1967 et 1972

	Différence 1967/1972	Pourcentage d'accroissement (%)	Accroissement moyen annuel (%)
Circonscription des îles du nord .....	+352	152	30
Circonscription des îles du centre-nord ....	+538	51	10,2
Circonscription des îles du centre .....	+404	44	8,8
Circonscription des îles du sud .....	+258	47	9,4
TOTAL .....	+1 554	58	11,6

touchées furent les îles Banks et Shepherds, îles de moyenne dimension (il est reconnu que les cyclones passent en effet plus facilement sur les petites îles que sur les grandes). Les dégâts furent tels que pendant les deux années suivantes, 1972 et 1973, les récoltes de coprah ont été réduites et parfois inexistantes.

— De 1971 jusqu'au début de 1973, les cours du coprah ont connu une chute vertigineuse. Le prix de la tonne achetée au producteur (beach-price) est, pendant ces deux années, passé d'une moyenne de 10 000 francs N.H. à 3 ou 4 000 francs N.H. Une crise grave atteignit toutes les îles de l'archipel provoquant une recrudescence du nombre des départs vers les zones urbaines. En décembre 1972, lors du dénombrement des populations à Port-Vila et Santo, cette crise atteignait son apogée.

— Ces deux séries de causes : passages de cyclones et chute prolongée des cours du coprah, se sont conjuguées avec la croissance subite de la zone urbaine de Port-Vila. Cette croissance, conséquence des investissements de capitaux extérieurs, en particulier dans le domaine foncier, a provoqué un véritable

boom de la construction et un appel important de main-d'œuvre sur les chantiers au moment précis où, par suite du grave malaise rural, une main-d'œuvre à bon marché était abondante et disponible.

Une « nouvelle migration », « sauvage » en quelque sorte, a résulté de la réunion de ces trois causes. Les flux migratoires ont doublé de volume, puis se sont modifiés.

Sans doute l'ampleur de la migration nouvelle vers Port-Vila en provenance des îles du nord indique-t-elle un détournement partiel de courants jusqu'ici orientés sur Luganville, mais on doit tenir compte, entre 1967 et 1972, d'une émigration vers Nouméa qui ne figure pas dans les recensements. Or en 1973, il restait encore à Nouméa un peu plus d'un millier de néo-hébridais, pour la plupart originaires des zones de migration ancienne vers Port-Vila : Paama, Shepherds, îlots du nord-Vaté, Tanna. Il s'ensuit que l'accroissement relativement plus faible du courant migratoire en provenance de ces îles vers Port-Vila ne signifie pas nécessairement la stabilisation de ce courant, mais bien plutôt son éclatement partiel vers la Nouvelle-Calédonie.

En outre, la redistribution des flux migratoires convergeant vers Port-Vila s'accompagne d'une accentuation des caractéristiques démographiques déjà remarquées en 1967. Les nouveaux apports migratoires venus des grandes îles du nord et du sud de l'archipel continuent en effet d'être le fait d'hommes jeunes, seuls ou non encore mariés. Inversement les migrants provenant des zones de migration ancienne présentent une structure démographique et un sex-ratio de plus en plus équilibrés : le nombre des femmes tend encore à se rapprocher de celui des hommes, les enfants et hommes mûrs ou même âgés qui restent à Port-Vila sont de plus en plus nombreux.

Le recensement de 1972 reste malheureusement muet sur les classes d'âge de la population migrante, mais il donne le sex-ratio par île d'origine. Or la valeur de celui-ci est un bon indice du degré d'évolution du type migratoire. En effet un nombre élevé d'hommes par rapport aux femmes indique en règle générale une migration de type circulaire et instable ; à l'inverse, une répartition plus équilibrée révèle un type de migration plus stable avec fixation définitive de familles complètes. A cet égard la comparaison entre les sex-ratio des populations migrantes de 1967 et 1972 est révélatrice :

TABLEAU VII. — Evolution du sex-ratio de la population migrante entre 1967 et 1972 (selon la circonscription d'origine)

	1967			1972		
	H	F	Nombre des hommes pour 100 femmes	H	F	Nombre des hommes pour 100 femmes
Circonscription des îles du nord ....	158	74	214	407	180	226
Circonscription des îles du centre-nord .....	630	346	182	1 015	499	203
Circonscription des îles du centre (Vaté exclu) .....	469	380	123	707	616	115
Circonscription des îles du sud .....	385	161	239	552	252	219
TOTAL .....	1 682	991	170	2 681	1 547	173

Les tendances contraires de 1967 se sont donc accentuées : le surplus d'hommes seuls devient encore plus important parmi les migrants « récents » des circonscriptions du nord et du centre-nord tandis qu'il diminue sensiblement parmi les migrants « anciens » des îles du centre et même du sud.

Autrement dit, une migration de type « circulaire » vers Port-Vila s'est étendue ces dernières années à toutes les îles de l'archipel avec d'autant plus de force que jusqu'à présent la population de ces îles ne migrerait que faiblement.

Le déséquilibre du sex-ratio d'une île donnée est d'autant plus accentué que son solde migratoire a crû sur un rythme rapide et que l'île se trouve en position marginale par rapport aux grands courants migratoires vers Port-Vila. A titre d'exemple citons le cas d'Aoba qui, pour un accroissement annuel de son solde migratoire de 43,6 % atteint en 1972 un

sex-ratio de 269 hommes pour 100 femmes, alors qu'il n'était que de 200 en 1967. De même pour les îles Banks et Torrès, îles les plus éloignées, où ce taux atteint 367 en 1972.

D'une façon générale, la migration circulaire est donc liée à un stade premier et quantitativement limité du mouvement migratoire. Actuellement elle tend à se transformer assez vite et à évoluer dans le sens d'une migration de longue durée avec, au bout du terme, fixation en ville. L'exode rural est en devenir dans la migration circulaire pour peu que celle-ci devienne numériquement plus importante. Dans le détail bien des nuances existent d'une île à l'autre.

L'exemple concret de deux îles « en situation de migration » va nous permettre de mieux comprendre l'évolution des mouvements migratoires et des structures d'organisation qui leur sont associées.

### Le contrôle des migrants par les structures traditionnelles : Les exemples d'Aoba et de Tongoa

Le cas des îles d'Aoba et de Tongoa présente en dépit de leur taille et de leur situation géographique différentes, un certain nombre de similitudes. Toutes deux sont en effet assez fortement peuplées : 2 200 habitants à Tongoa et 6 700 en Aoba (recensement de 1967). L'agriculture de plantation à finalité commerciale est également fortement développée dans l'une et l'autre. En outre ces deux îles ont organisé depuis une dizaine d'années des réseaux de migration communautaires fortement structurés.

#### 1° LA MIGRATION DES AOBANS OU L'ORGANISATION EN ZONE URBAINE PAR LE CONTRÔLE D'UN SECTEUR PROFESSIONNEL (LUGANVILLE)

L'extension de l'agriculture de plantation dans l'île d'Aoba a été précoce et rapide. En 1970 on comptait 1,12 ha de cocoteraies par habitant. Les sociétés de l'ouest de l'île (N'dui N'dui) qui ont poussé le plus loin leur intégration à l'économie de marché au détriment de leur agriculture vivrière traditionnelle sont également celles où les densités de population sont les plus élevées, environ 60 habitants au km<sup>2</sup> (1).

Dans ce milieu rural évoluant de plus en plus vers une société de petits et moyens planteurs qui dépendent entièrement du prix de vente du coprah, les déséquilibres agraires et sociaux sont encore plus accentués que dans les autres îles de l'archipel. La migration et la recherche de ressources complémentaires par des salaires gagnés à l'extérieur sont des données impératives. Toutefois en 1967, 5 % seulement de l'ensemble de la population résidante vivait dans une des deux zones urbaines de l'archipel, pour la plupart à Luganville.

Cette relative faiblesse du nombre des départs pour une longue durée dans une île qui réunit par ailleurs des conditions économiques favorables à l'émigration, s'explique principalement par des données culturelles. En effet, contrairement à la plupart des îles petites ou moyennes de l'archipel, la cohésion sociale de la société N'dui N'dui est restée très forte. Les leaders ouest-aobans, qui sont en même temps les leaders religieux de l'église Church of Christ, se méfient de l'extérieur et des influences pernicieuses qu'il peut exercer sur leur communauté. Ils n'ont donc pas refusé l'émi-

gration rendue presque obligatoire par les conditions démographiques, mais ont cherché à la contrôler. S'étant entendus avec la Direction de la Société Portuaire de Luganville, ils fournissent régulièrement des équipes de dockers occasionnels qui viennent travailler au chargement et au déchargement des bateaux. Jusqu'à ces toutes dernières années, des caboteurs de la Portuaire venaient embaucher à N'dui N'dui et à Walaha les équipes de dockers déjà constituées et encadrées par leurs leaders locaux, puis les ramenaient sur leur île, une fois le travail achevé. Dans ces conditions, la migration ne durait que quelques jours et restait sous le contrôle étroit des leaders ouest-aobans, tout en fournissant les ressourcés monétaires indispensables à l'équilibre économique de la région.

Aujourd'hui le monopole des Aobans sur ce secteur professionnel a été rompu ; les caboteurs de la Société Portuaire ne viennent plus chercher les dockers dans leur île, mais la structure migratoire s'est maintenue. Des équipes de dockers ouest-aobans se relaient spontanément à Luganville pour répondre aux besoins de la Portuaire et y détiennent de fait un contrôle étroit. Si le temps de résidence des dockers en zone urbaine s'est nécessairement allongé, leur cohésion communautaire n'a guère souffert. Les Aobans restent en effet entre eux, regroupés par village et région d'origine, logeant dans les docks de la Portuaire ou sur des terrains collectifs qu'ils ont achetés en se cotisant dans les nouveaux lotissements ouverts à la périphérie de la ville. Au bout de quelques mois, ils regagnent leur île d'origine par avion ou profitent du passage d'un bateau à coprah. Les femmes et les enfants ne participent que très rarement à ces déplacements.

Cette organisation de l'émigration circulaire de courte durée manifeste la cohésion sociologique de la société N'dui N'dui et le désir des leaders locaux de freiner le nombre des départs de longue durée qui affaibliraient leur communauté. En revanche, ils ne s'opposent pas à l'émigration de leurs jeunes gens scolarisés vers les postes administratifs du Condominium et de la Résidence britannique, ou ceux, plus lucratifs, des postes de maîtrise et de cadres moyens dans la grande maison commerciale australienne Burn Philps.

En fait, c'est la force de la société ouest-aobanne qui permet le contrôle de l'émigration, force qui a disparu de la plupart des sociétés insulaires dispersées dans les îles petites ou moyennes de la circonscription du centre.

Le dénombrement de la population des zones urbaines de 1972 a révélé que l'accroissement moyen

(1) Voir J. BONNEMAISON, 1974 (n° 44).

annuel du solde migratoire a été extrêmement rapide. De 337 migrants originaires d'Aoba établis à Port-Vila ou à Luganville en 1967, on est passé en 1972 à 605 personnes, dont 266 établies à Port-Vila, contre 81 en 1967. Cette modification du courant migratoire manifeste un certain détournement au profit de la capitale du Condominium et l'accroissement des départs individuels, en dehors des circuits traditionnels, vers la Portuaire de Santo.

A l'époque de la grave chute des cours du coprah en 1971/1972, la migration temporaire traditionnelle n'a donc pas été une soupape de sécurité suffisante. L'ampleur nouvelle prise par le phénomène migratoire a bouleversé les types anciens de migration et affaibli les moyens de contrôle détenus par les leaders traditionnels. A la migration circulaire et organisée depuis de longue date vers la Portuaire de Santo, tend à s'ajouter de plus en plus une migration « sauvage » qui la déborde et, dans le cas de Port-Vila évolue vers une fixation de longue durée en zone urbaine.

## 2° L'EXEMPLE DES TONGOANS OU LA « RESTRUCTURATION » D'UNE COMMUNAUTÉ SUR SON LIEU D'IMMIGRATION (PORT-VILA)

L'émigration des habitants de Tongoa, l'île la plus importante du petit archipel des Shepherds au large d'Efaté, n'est pas sans analogies avec celle des Aobans. L'émigration vers Port-Vila corrélative aux densités de population relativement élevées (50 habitants/km<sup>2</sup>), y représente une tradition déjà ancienne; l'insertion dans l'économie de plantation est également étroite (plus d'un hectare par habitant). Les structures sociales et en particulier l'autorité des chefs coutumiers ont conservé une certaine force.

En 1967, la communauté formée par les habitants de Tongoa ayant migré à Port-Vila s'élevait à 369 personnes, soit un peu plus de 16 % de l'ensemble de la population de l'île : le sex-ratio était de 128 hommes pour 100 femmes. Le nombre des classes d'âges comprises entre 15 et 30 ans s'élevait à 43,6 % du total. Comparativement au total de la population migrante de l'époque, ces chiffres indiquent une structure démographique plus équilibrée et, déjà, des tendances à la stabilisation. En 1972, la même communauté, qui s'était accrue au rythme moyen annuel de 8,2 %, comptait 520 personnes, soit 21,6 % de l'ensemble de la population de l'île en supposant que celle-ci ait augmenté au cours des cinq années

d'un rythme annuel de 2,5 %. Le sex-ratio était d'autre part descendu à 118 hommes pour 100 femmes.

L'intensité de la migration en provenance de Tongoa semble ici avoir franchi un seuil au-delà duquel les courants circulaires se transforment presque obligatoirement en mouvements de migration urbaine de longue durée et pratiquement dans le cas de certains villages, en « exode rural ». L'importance du solde migratoire va en effet de pair avec un meilleur équilibre du sex-ratio. Dès 1967 mais avec encore beaucoup plus de force en 1972, la migration des Tongoans n'est plus celle d'hommes seuls; une proportion non négligeable d'hommes mariés accompagnés de leur famille fait partie du mouvement.

Observant les règles d'une étroite solidarité, les migrants originaires de Tongoa forment des noyaux importants sur les chantiers de construction (21 % des manœuvres et 14 % des ouvriers spécialisés) et, dans une moindre mesure, dans le secteur administratif en particulier l'administration du Condominium. Toutefois il ne détiennent pas le contrôle d'un secteur d'activité professionnelle précis comme c'est le cas des Aobans avec la Portuaire. La force des liens communautaires des Tongoans s'est plutôt révélée au niveau des achats collectifs de terrain.

Le premier et le plus important eut lieu en 1965 à Sea Side. Trois parcelles de terrain d'un peu moins de 1 000 m<sup>2</sup> chacune, situées en bordure du centre-ville, furent achetées collectivement au moyen d'une souscription volontaire à laquelle participèrent une soixantaine de Tongoans émigrés et déjà fixés à Port-Vila.

Chaque souscripteur reçut le droit de construire une maison sur le terrain, déclaré communautaire, qu'on partagea entre les différents villages de l'île ayant participé à l'achat. Mais très rares furent les souscripteurs qui purent payer seuls le montant de la somme réclamée : dans la plupart des cas, les parents et amis résidant dans l'île se cotisèrent pour les aider, obtenant par là même un droit de séjour implicite sur le terrain. De cette situation résulte l'exceptionnelle densité de population habitant sur les parcelles achetées communautairement. Chaque famille de souscripteur héberge des oncles, frères, cousins ou amis qui ont aidé ou sont parents de ceux qui ont aidé à verser la souscription demandée et les hôtes sont aujourd'hui devenus plus nombreux que les souscripteurs.

Les villages de Matangi, Itakoma, Euta, Mangarissiu (les plus importants de la zone linguistique des « Namakura »), ont migré les premiers et les plus

massivement vers Port-Vila : on retrouve leurs habitants à Sea-Side.

Mais d'autres petits « sea-side » existent dans l'espace urbain, notamment à Tebakor et Tagabé, où deux autres parcelles ont été achetées en commun par les habitants du village de Panita et une autre par ceux de Moériu.

Les habitants de l'autre aire linguistique de l'île, les « Nakanamanga », migraient peu jusqu'à présent ; leur mouvement migratoire plus récent, apparaît moins organisé. Ils n'ont qu'un seul terrain communautaire, ce qui n'exclut pas un certain regroupement au niveau des baraques de location et des logements d'entreprise. Un migrant trouve-t-il une possibilité de s'installer ? il en fait profiter immédiatement ceux de son village ; ainsi une femme de Lumbukuti, en se mariant avec un homme du village de l'îlot Fila, a permis aux gens de son village de s'installer sur le terrain de son mari, situé dans la réserve foncière de Malapoa (zone péri-urbaine de Port-Vila).

Actuellement, un peu plus du tiers des Tongoans de Port-Vila, soit environ 150 personnes, habite Sea-Side ; le reste se disperse par petits groupes en fonction des liens qui les unissaient dans leur île d'origine. Cet éclatement des Tongoans dans l'espace urbain ne nuit pourtant pas à leur cohésion : l'existence d'une structure communautaire « large » à Sea-Side où résident les deux leaders principaux, fait en effet fonction de point de ralliement pour l'ensemble de la communauté. Au départ, simple alliance entre gens d'une même île ou d'une même langue, la communauté des Tongoans s'est en effet de plus en plus structurée au fur et à mesure qu'elle s'est enracinée dans l'espace urbain.

Cette communauté se fonde sur les relations de solidarité coutumière et familiale qui préexistaient dans l'île d'origine et sur la prééminence d'un ou de plusieurs leaders, le pouvoir de ces derniers se justifiant par une ancienneté plus grande sur la place et un statut coutumier qui déjà dans l'île d'origine les situait au-dessus des autres.

Les deux chefs actuels tirent leur pouvoir d'une délégation faite en leur faveur par les chefs coutumiers de l'île. En outre, chacun des chefs de village a désigné auprès d'eux un représentant personnel chargé plus particulièrement des migrants provenant de sa propre communauté. Il y a là une reconstitution sommaire de la structure d'autorité qu'on retrouve à Tongoa et dans un sens, la même recherche de l'équilibre des pouvoirs entre chefs possédant des

« titres » élevés et chefs de moyenne importance, aux « titres » moindres.

Ces leaders principaux ont autorité dans toutes les questions intéressant l'ensemble de la communauté, et discutées au cours de meetings dans le petit temple de Sea-Side. Les querelles mineures et les « troubles » internes sont tranchés par les leaders ou par les représentants des chefs de village. C'est également à ces leaders que s'adresse le migrant lorsqu'il arrive de son village pour trouver un logement ou du travail.

Une certaine permanence de la coutume est maintenue au sein de la communauté ; ceci apparaît surtout au moment des cérémonies de mariage ou de deuil. Les différents réseaux de parenté se regroupent alors pour la succession des dons et des contre-dons qui matérialisent le rituel des cérémonies. Le samedi, des bals avec orchestre de guitares ont lieu à Sea-Side ou à Saratokora (Nanburu) regroupant les jeunes de la communauté.

Les Tongoans constituent à l'heure actuelle la communauté la mieux organisée de Port-Vila : leur cohésion ne signifie pas toutefois que celle-ci soit un monde clos et fermé. La communauté d'origine est en effet le cadre de vie privilégié des migrants lorsqu'ils arrivent de leur île et elle fonctionne comme un système d'entraide efficace. On constate toutefois que de nombreux mariages célébrés à Port-Vila le sont entre migrants d'îles différentes : de Tongoa et de Paama, par exemple. L'existence d'une telle communauté ne semble donc pas constituer, à terme, un obstacle à l'intégration future des migrants dans une communauté urbaine plus large.

En se reconstituant en tant que communauté particulière au sein de la zone urbaine, les Tongoans ont manifesté leur profonde cohésion et le désir qu'ils avaient de rester en relation continue avec leur île d'origine. Lorsqu'on demande les raisons pour lesquelles ils veulent si fortement rester groupés, les réponses sont toujours semblables : « Nous voulons rester entre nous, car nous pouvons nous aider et nous réunir lorsqu'il y a des questions à régler. Si un chef ou quelqu'un de l'île nous appelle nous pouvons ainsi répondre immédiatement à son message ».

Ces communautés, liées à un habitat de groupe et souvent à des terrains achetés collectivement, sont l'expression de la première phase du mouvement migratoire, lorsque la mobilité circulaire prédominait et que les migrants cherchaient surtout à Port-Vila une base d'accueil temporaire. D'autres îles, en particulier celles à migration ancienne, ont organisé des structures semblables en zone urbaine : Paama, Emäu,

les petites îles Shepherds et, bien que d'une façon déjà plus informelle, Tanna. Dans tous les cas cette réorganisation de type villageois manifeste la force des liens coutumiers qui relie le migrant à son île et à sa communauté originelle.

Mais de même que l'organisation mise en place par les Aobans a été vite dépassée par l'ampleur du phénomène migratoire, les structures d'habitat communautaire sont devenues de plus en plus insuffisantes. Elles sont également inadaptées aux types actuels de migration qui, comme nous l'avons vu, tendent à évoluer en installations individuelles de longue durée. Au fur et à mesure que des migrants se « fixent » en ville et acquièrent une qualification professionnelle, ils font venir leur femme et leurs enfants : le terrain communautaire considéré comme base d'accueil pour une population instable constituée surtout de jeunes célibataires, devient inapproprié et trop étroit : les liens communautaires cessent alors d'être une force et un soutien — ce qu'ils restent toujours pour le jeune rural sans travail qui arrive à Port-Vila. Le migrant « évolué » ayant acquis une qualification professionnelle, cherche en effet à quitter l'habitat de « groupe » pour s'installer, lui et sa famille restreinte, sur un terrain où il se sente chez lui. Mais à l'heure actuelle le prix des terrains à Port-Vila est tellement élevé que cette installation est impossible pour un salarié néo-hébridais, quelle que soit son échelle professionnelle.

Actuellement, une série de problèmes graves découlent de l'actuelle insuffisance des structures d'accueil à Port-Vila. Le plus urgent est sans aucun doute celui du logement qui risque, sans une action rapide des pouvoirs publics, de devenir explosif ; un autre, social et culturel, est né du déracinement et de l'affaiblissement des structures d'entraide coutumières.

Les problèmes sont encore plus aigus pour les îles d'où l'on migre depuis peu de temps : leurs migrants arrivent en flot continu à Port-Vila où ils ne disposent ni de structures d'accueil ni d'assistance quelconque : les « marchands de sommeil » locaux qui offrent pour 1 000 ou 1 500 F par mois des chambres de location vétustes et souvent sordides sont, jusqu'à présent, les principaux bénéficiaires de cette absence de structures collectives.

Les mouvements migratoires aux Nouvelles-Hébrides sont donc complexes, multiples, très différents selon les îles dont ils proviennent. Tout en recherchant les causes générales du phénomène migratoire, il nous reste à définir les lignes maîtresses d'un modèle d'explication qui tienne compte de cette diversité.

### La recherche des situations propices à l'émigration vers les villes : Les déséquilibres insulaires

L'importance des flux migratoires est évidemment liée aux densités de population dans les milieux de départ. Dans une certaine mesure la répartition des courants migratoires devrait refléter l'importance respective des zones de peuplement les unes par rapport aux autres ; or l'adéquation n'est pas aussi rigoureuse.

#### 1° TYPES D'ÎLES ET DENSITÉS DE POPULATION

Une carte de la répartition des populations aux Nouvelles-Hébrides impose une première constatation : les plus petites îles — voire les îlots — détiennent les taux de densité les plus élevés ; nombreuses sont celles qui dépassent 50 habitants/km<sup>2</sup> ; inversement, les grandes terres ont les taux les plus bas, ne dépassant jamais 20 habitants/km<sup>2</sup>.

TABLEAU VIII. — Types d'îles, superficies et densités de population

	Population en 1967	Superficie (en km <sup>2</sup> )	Densité (au km <sup>2</sup> )
<b>Îlots :</b>			
Atchin .....	731	0,75	970
Tangoa .....	326	0,41	800
Vao .....	816	1,30	627
Uripiv .....	279	0,86	320
Wala .....	265	0,70	380
<b>Petites Îles :</b>			
Mere-Lava .....	812	4,00	200
Paama .....	1 947	33,00	59
Tongoa .....	2 251	42,00	53
Tongariki .....	355	6,00	60
Emau .....	655	7,50	87
<b>Grandes Terres :</b>			
Santo .....	11 879	3 947	3
Malikolo .....	7 866	2 024	3,8
Erromango .....	602	975	0,6
Tanna .....	10 746	550	19,5
Aoba .....	5 971	400	14,9
Pentecôte .....	6 801	439	15,5
Epi .....	1 718	444	3,6

Les densités les plus élevées se rencontrent dans les îlots souvent minuscules — quelques dizaines d'hectares — qui longent le littoral des grandes terres ; ceux du nord Malikolo sont à cet égard l'exemple le plus probant : Atchin, Vao, Wala, longent l'une des îles les plus vastes et les plus fertiles de l'archipel,

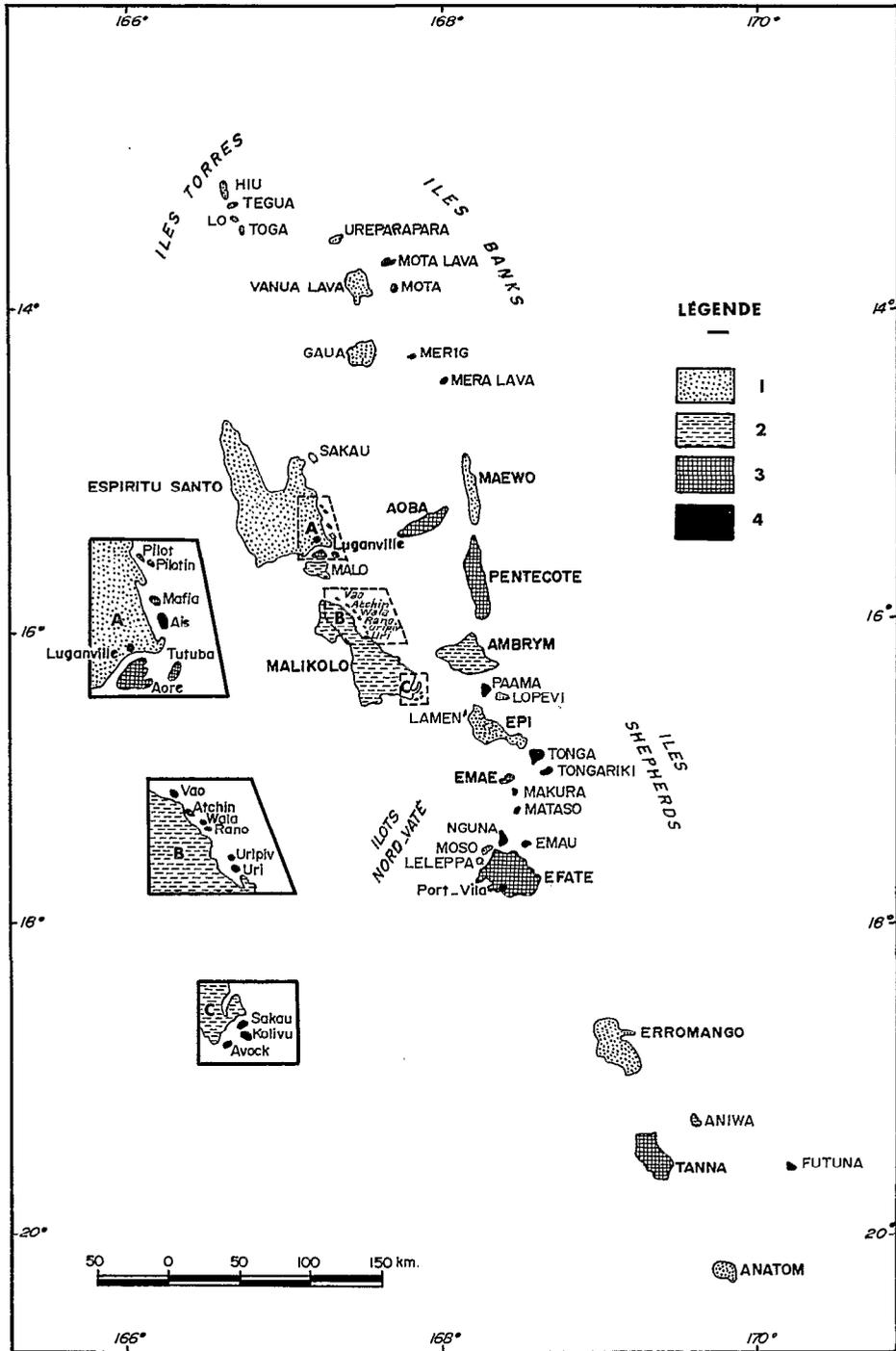


FIG. 10. — Densités de population :  
 1. moins de 5 hab./km<sup>2</sup>, 2. entre 5 et 10 hab./km<sup>2</sup>, 3. de 10 à 20 hab./km<sup>2</sup>, 4. plus de 20 hab./km<sup>2</sup>.

mais où les densités de population atteignent 3,8 habitants/km<sup>2</sup>. De même l'îlot Lamén (60 ha pour 320 habitants) se situe à la périphérie d'Epi, île relativement vaste (444 km<sup>2</sup>) et fort peu peuplée (1 718 habitants).

Les exemples de ce genre sont nombreux dans l'archipel; toutefois, dans la plupart des cas, les habitants des îlots n'y ont que leur site d'habitat: terrains de culture et plantations sont installés, et ce depuis fort longtemps, sur la grande terre voisine.

Différente est la situation des îles petites ou moyennes (superficie variant de 4 à quelques dizaines de km<sup>2</sup>) qui n'ont pas d'exutoire foncier sur une grande terre. L'île de Mere-Lava, dans l'archipel des Banks, en représente certainement le cas le plus étonnant. L'île est constituée d'un cône volcanique montant d'un seul jet jusqu'à une altitude de 833 m. Sur cette île, point de plateaux littoraux ni de replats étendus; la plantation de cocoteraies y est malaisée, vite limitée par l'altitude; les jardins vivriers doivent s'accrocher sur des pentes raides qui nécessitent des aménagements. Pourtant sur cette île de 4 km<sup>2</sup> vivent plus de 800 personnes, ce qui équivaut à une densité de 200 habitants/km<sup>2</sup>.

Cette situation paraît d'autant plus surprenante qu'à proximité de ces îles petites ou moyennes s'étendent des grandes terres sous-peuplées: Mere-Lava est à équidistance des îles de Gaua et de Vanua-Lava au nord-ouest, et de Maewo au sud-est, « grandes terres » dont la densité ne dépasse pas 5 habitants/km<sup>2</sup>. De même le surpeuplement relatif des îles Shepherds et de Paama contraste avec le caractère sous-peuplé de l'île d'Epi et de l'intérieur d'Efaté.

Cette série de contrastes dans la répartition des populations de l'archipel s'explique à la fois par des données très anciennes, inscrites au plus profond de l'histoire de l'archipel, et par les circonstances dans lesquelles les milieux insulaires et le monde extérieur sont entrés en contact.

Les îlots ou îles de petite et moyenne dimension semblent avoir été choisis de tout temps comme lieux d'habitat privilégiés. Ils offraient de meilleurs sites défensifs et présentaient l'avantage d'être plus sains, la ventilation limitant le nombre des moustiques et le caractère endémique de la malaria.

De surcroît, les choix n'obéissaient pas, dans la civilisation traditionnelle, aux mêmes normes que dans le monde moderne: la répartition des groupes humains dans cet archipel, naturellement fertile, semble beaucoup plus le fait du hasard, des circonstances histo-

riques, des motifs de salubrité, de sécurité et d'alliance politique que des motifs liés à l'exploitation agricole ou à la recherche de « grands espaces ».

En outre les contrastes de peuplement qui existaient furent sensiblement aggravés à l'arrivée des premiers Européens. Pendant près d'un demi-siècle, la survie des populations néo-hébridaises semble avoir été fonction de leur degré d'isolement; moins elles avaient de contacts avec le monde extérieur et plus elles avaient de chances d'éviter les épidémies. Par ailleurs, sur les îlots ventilés où les moustiques étaient moins nombreux, dans certaines régions « sous le vent », au micro-climat plus sec, l'impact des épidémies semble avoir été assez vite enrayé par suite de la meilleure capacité de résistance des habitants.

Ce fut la population littorale des grandes terres qui subit les hécatombes les plus lourdes (Epi, Maewo, côte Est de Santo, Vaté, Erromango, etc.). En contrepartie il semble que les petites îles ou îlots — qui servirent souvent de base aux premières missions chrétiennes — aient augmenté sensiblement leur population, en accueillant et en soignant une partie des habitants de la grande terre qui survécurent à la disparition de leurs villages; dans d'autres cas en regroupant les nouveaux chrétiens convertis.

A l'intérieur du monde traditionnel, les notions de surpeuplement et de besoins en terre n'existaient pas ou seulement de façon fort imprécise; du reste on se battait pour des histoires de cochons volés, d'adultères ou de serments non tenus, mais rarement pour des faits fonciers. L'apparition d'importants courants migratoires à partir des îles où les densités de population sont les plus élevées, indique qu'avec le nouveau contexte économique et social, un certain surpeuplement relatif est intervenu.

En additionnant pour chacune des îles de l'archipel le nombre des migrants se trouvant à Port-Vila ou à Luganville en 1967, on obtient un solde migratoire net qu'il est possible de comparer à l'ensemble de la population résidant dans l'île d'origine (voir tabl. IX).

Ce dernier tableau révèle bien que le solde migratoire croît en raison directe des densités de population. Les gens de l'île de Paama, des Shepherds, des îlots du nord Vaté — îles petites ou moyennes aux densités élevées — qui vivent à Port-Vila ou à Luganville, dépassent toujours 10 % de l'ensemble de la population résidant dans ces îles; pour Paama, ce taux atteint 37 % ce qui est le maximum absolu.

TABLEAU IX. — Types d'îles, densités de population et solde migratoire (1967)

Iles	Superficie (en km <sup>2</sup> )	Densité (au km <sup>2</sup> )	Solde migratoire vers les villes en % par rapport à la population résidante
<b>Îlots et petites îles :</b>			
Paama .....	33,0	59	37
Tongoa .....	42,0	53	18,5
Emae .....	32,0	18	17,8
Nguna .....	24,5	32,2	15,7
Makura .....	1,30	123	57,7
<b>Grandes Terres :</b>			
Ambrym .....	695	6,4	15,5
Malikolo .....	2 024	3,8	5,5
Aoba .....	400	14,9	5,7
Tanna .....	550	19,5	4,5
Pentecôte .....	439	15,5	7,5
Epi .....	444	4,2	6,1

Pour les grandes terres, les chiffres de migration sont, parallèlement aux densités de population, beaucoup moins élevés : entre 4 et 7 % dans la plupart des cas. Seule l'île d'Ambrym, avec un solde migratoire de 15 % représente une exception ; mais ce taux élevé provient du déplacement de certains villages du sud-est de l'île menacés par l'éruption de cendres volcaniques de 1951 et qui ont été réinstallés à Mélé-Maat dans la zone péri-urbaine de Port-Vila. Il ne s'agit donc pas entièrement d'une émigration spontanée du type que nous étudions.

## 2° DÉSÉQUILIBRE SPATIAUX ET SURPEUPLEMENT RELATIF

La variation des soldes migratoires en fonction des densités de population pourrait nous amener à conclure que le nombre des migrants fournis par chaque île dépend essentiellement de la pression de population par rapport à l'espace disponible et que par conséquent le ressort migratoire principal serait d'ordre économique. Il y aurait « surpeuplement rural » lorsque les ressources économiques d'une île donnée n'augmentant pas, celles-ci deviendraient insuffisantes pour répondre aux besoins d'une population par ailleurs en expansion constante.

Mais ce schéma classique est à manier avec précaution. Au moins pour les Nouvelles-Hébrides, il repose sur une notion de ressources économiques qui n'est pas simple. Dans le cadre de la société tradi-

tionnelle, il y a en effet suffisamment de terres disponibles pour nourrir la population résidante, même dans les îles les plus petites. Les cas de Mere-Lava, Mataso ou Makura apparaissent comme des situations limites, mais là encore et sauf passage de cyclones dévastateurs, les problèmes alimentaires stricts peuvent être résolus dans le cadre de l'horticulture intensive traditionnelle.

En réalité, le surpeuplement rural pèse seulement lorsque, la société traditionnelle étant désintégrée, l'horticulture vivrière se relâche tandis qu'émergent les besoins nouveaux nés du contact avec le monde extérieur : nourriture importée, vêtements, ustensiles de ménage, frais scolaires, etc. Le surpeuplement est lié à un certain degré d'évolution et au passage d'un type de société rurale à un autre ; autrement dit, il est fonction d'un certain niveau de développement et d'acculturation. Cette affirmation mérite quelques explications.

On sait qu'aux Nouvelles-Hébrides ce qu'on appelle « développement rural » dépend essentiellement de l'extension de l'agriculture de plantation à finalités commerciales. La cocoteraie et la production du coprah constituent les seules sources de profit monétaire des communautés rurales.

Dans un schéma d'explication purement « économique », on serait en droit d'attendre qu'une population soit moins disposée à émigrer lorsque ses ressources sur place sont importantes, c'est-à-dire, lorsque les cocoteraies de la population autochtone sont étendues. Or c'est pratiquement un phénomène inverse qui se produit (voir tableau X).

En 1967, c'est-à-dire avant la chute des cours mondiaux du coprah, l'émigration ne semble guère liée à une cause économique simple. L'examen des trois îles de l'archipel dont le solde migratoire par rapport à l'ensemble de la population résidante est le plus élevé : Paama, Tongoa, Emaé, fait apparaître une triple conjonction : toutes trois ont des densités de population parmi les plus élevées, les superficies plantées en cocoteraies autochtones les plus importantes, toutes trois, enfin, sont des îles de petite ou moyenne dimension.

En revanche, dans certaines grandes terres : Tanna, Malikolo, Pentecôte, Epi, Santo, la faiblesse relative de l'indice migratoire semble en relation directe avec un développement plus mesuré de la cocoteraie autochtone (moins de 0,8 ha par habitant).

Ainsi, ce sont les îles, petites ou moyennes, fortement peuplées et les plus étroitement intégrées à l'éco-

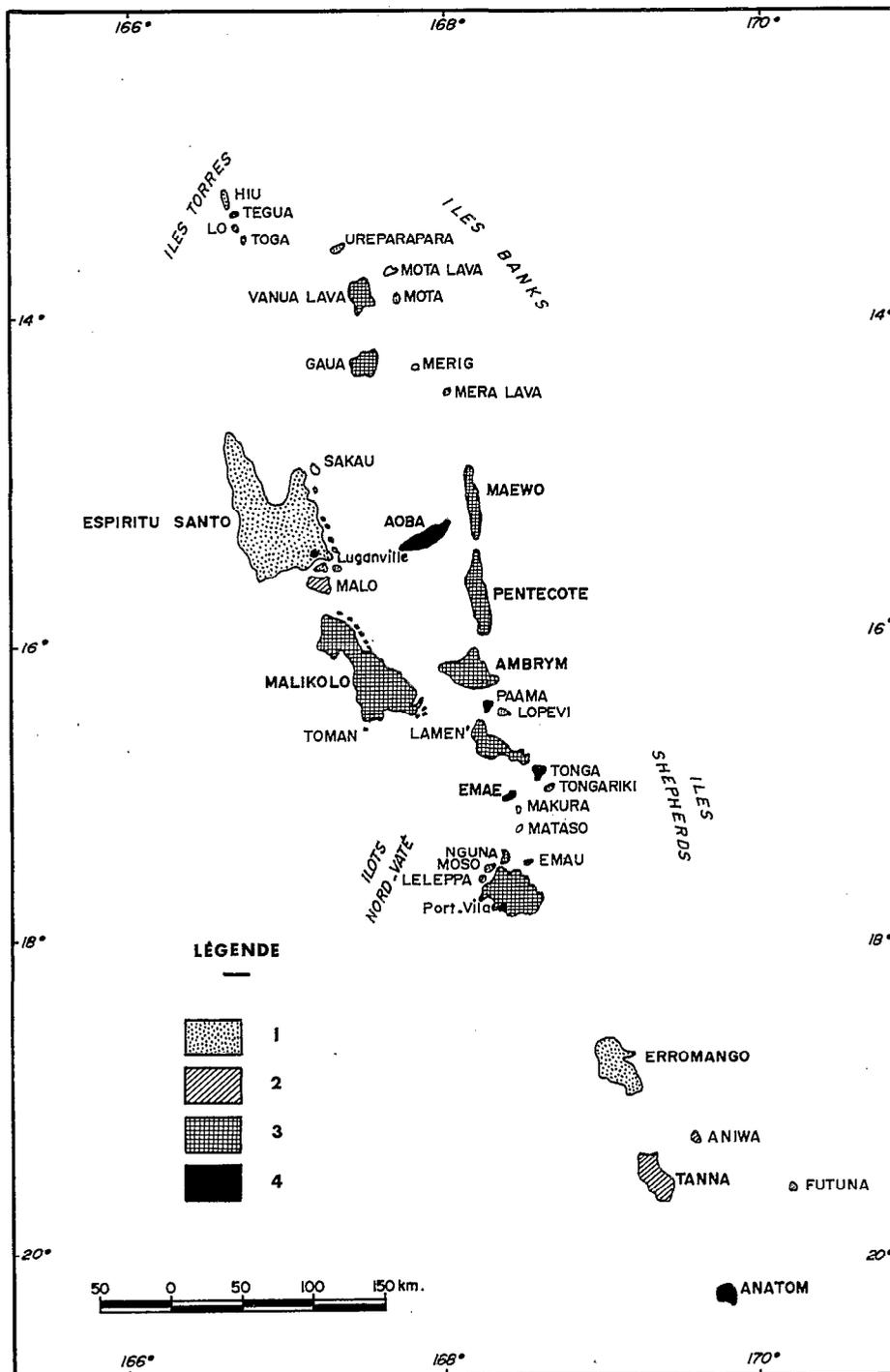


FIG. 11. — Répartition des cocoteraies autochtones en fonction du nombre d'habitants.

1. moins de 0,25 ha/hab., 2. de 0,25 à 0,5 ha/hab., 3. de 0,5 à 1 ha/hab., 4. plus d'un hectare de cocoteraie par habitant.

TABLEAU X. — Insertion dans l'économie de plantation, densités de population et flux migratoires pour quelques-unes des îles de l'archipel

Îles	Densité au km <sup>2</sup> en 1967	Solde migratoire en % par rapport à la population résidante (1967)	Superficie en ha de cocoteraies par habitant*
Paama .....	59	37	1,17
Tongoa .....	53	18,5	1,20
Emae .....	18	17,5	1,28
Nguna .....	32	15,7	0,80
Pentecôte.....	15	7,5	0,60
Epi .....	4	6,1	0,80
Aoba .....	15	5,7	1,12
Malikolo .....	4	5,5	0,56
Tanna .....	20	4,5	0,42

\* — l'indice d'insertion dans l'économie de plantation est égal à : 
$$\frac{\text{superficie cocoteraies autochtones}}{\text{population 1967}}$$

— l'indice migratoire est égal à : 
$$\frac{\text{solde migratoire en zone urbaine}}{\text{population résidante totale}}$$

nomie de plantation, qui alimentent les départs les plus nombreux vers les zones urbaines. Tout se passe comme si les communautés rurales les plus « développées » étaient les moins aptes à retenir leurs habitants.

Nous avons étudié ailleurs (1) les effets du développement de l'agriculture de plantation dans certaines îles des Nouvelles-Hébrides, tout spécialement à Aoba et Maewo. Nous avons abouti aux conclusions suivantes :

L'agriculture de plantation est en elle-même un puissant facteur de déséquilibre des sociétés insulaires : d'une part, elle entraîne une « désintensification » de l'horticulture vivrière traditionnelle et une réduction générale des superficies qui lui sont consacrées, de l'autre, elle ébranle la cohésion culturelle des sociétés insulaires et tend de plus en plus à substituer au pouvoir traditionnel un pouvoir et des modèles nouveaux liés à la diffusion de l'argent et à la consommation des biens importés.

Toutefois le degré d'évolution ou d'acculturation est très inégal suivant les îles ou même les régions inter-

insulaires (2). Schématiquement on peut affirmer que les densités de population élevées accélèrent la dynamique d'évolution. Les déséquilibres culturels et agraires sont beaucoup plus accentués dans les îles où les densités de population sont élevées : ils sont à l'inverse plus « mesurés » et moins générateurs de problèmes là où les densités sont plus faibles.

Lorsqu'elle saute d'un stade « paysan » à un stade « planteur » une société rurale réduit en effet l'étendue des superficies consacrées à l'horticulture vivrière et « désintensifie » ses modes de culture (3), mais elle n'offre du travail et des ressources monétaires qu'à un nombre beaucoup plus limité de personnes. En fait le nouveau modèle de production ne profite qu'à ceux qui disposent de plantations suffisamment étendues, au moins 15 ou 20 ha de cocoteraies (4). Pour les autres, le manque à gagner étant encore aggravé par l'effondrement de l'agriculture vivrière et l'émergence de besoins économiques nouveaux, la migration temporaire ou définitive devient une nécessité.

Ce phénomène est surtout accentué dans les petites îles où le manque d'espace disponible aggrave la dépendance envers l'économie de plantation et accentue encore les processus d'abandon de l'horticulture vivrière intensive. En outre la désintégration du monde culturel traditionnel y a souvent été plus profonde qu'ailleurs.

Dans les petites îles du centre de l'archipel, l'action des missions presbytériennes a, par exemple, conduit à la « pulvérisation » des structures sociales traditionnelles et à la mise en tutelle des leaders locaux par un pouvoir de type théocratique (5). Il en résulte que les sociétés paysannes déjà « déracinées » par rapport à leur propre monde culturel n'ont pas tardé à l'être par rapport à leur espace. Leur seul recours est celui de la fuite en avant ; hier la plantation commerciale, aujourd'hui la migration massive vers Port-Vila, Santo ou Nouméa.

(2) J. BONNEMAISON, 1972.

(3) Se reporter sur ce problème à H.C. BROOKFIELD, 1972.

(4) Il est vrai que les rendements des cocoteraies autochtones varient beaucoup entre les îles et d'un exploitant à l'autre, en fonction de la qualité différente des sols et des modes de plantation. Certaines cocoteraies autochtones atteignent presque une tonne de coprah à l'hectare, d'autres en particulier dans les petites îles où les plantations sont désordonnées, de 0,3 à 0,5 tonnes seulement à l'hectare.

(5) C'est particulièrement le cas de Paama, des îlots du nord Vaté et des îles Shepherds, bien que dans ces dernières une meilleure cohésion de la société traditionnelle soit à remarquer, en particulier à Tongoa.

(1) J. BONNEMAISON, 1974, n° 44.

L'extension de l'agriculture de plantation n'a pas eu, dans les grandes îles, des effets aussi destructeurs. Le solde migratoire est, comparé au nombre de ceux qui restent dans l'île, beaucoup plus faible. L'agriculture vivrière a pu se maintenir, l'élevage se développer. Une meilleure diversification des ressources locales atténue la dépendance envers l'économie du coprah. En outre, et c'est très important, soit que l'espace et les distances y amortissent le choc des influences extérieures, soit plus sûrement parce que les densités plus faibles permettent aux sociétés rurales de conserver l'assise spatiale indispensable à leur cohésion interne, les modes culturels, les formes d'organisation sociale et spatiale, restent plus proches de la coutume que dans les petites îles ou les îlots.

De surcroît, le maintien d'un monde man-bush, parfois païen et toujours fortement isolé renforce encore le taux général de sédentarité des grandes îles. A Malikolo, Pentecôte, Santo, Ambrym, Tanna, la migration vers les villes est surtout le fait des populations littorales « évoluées » ; des franges entières de la population de l'intérieur n'ont avec le monde extérieur que des contacts limités et sporadiques.

C'est donc la croissance économique induite par l'extension des plantations à finalité commerciales qui crée le déséquilibre entre les hommes et l'espace disponible, et provoque un surpeuplement relatif plus ou moins accentué selon la taille des îles. Par là s'explique l'ampleur du nombre des départs à partir

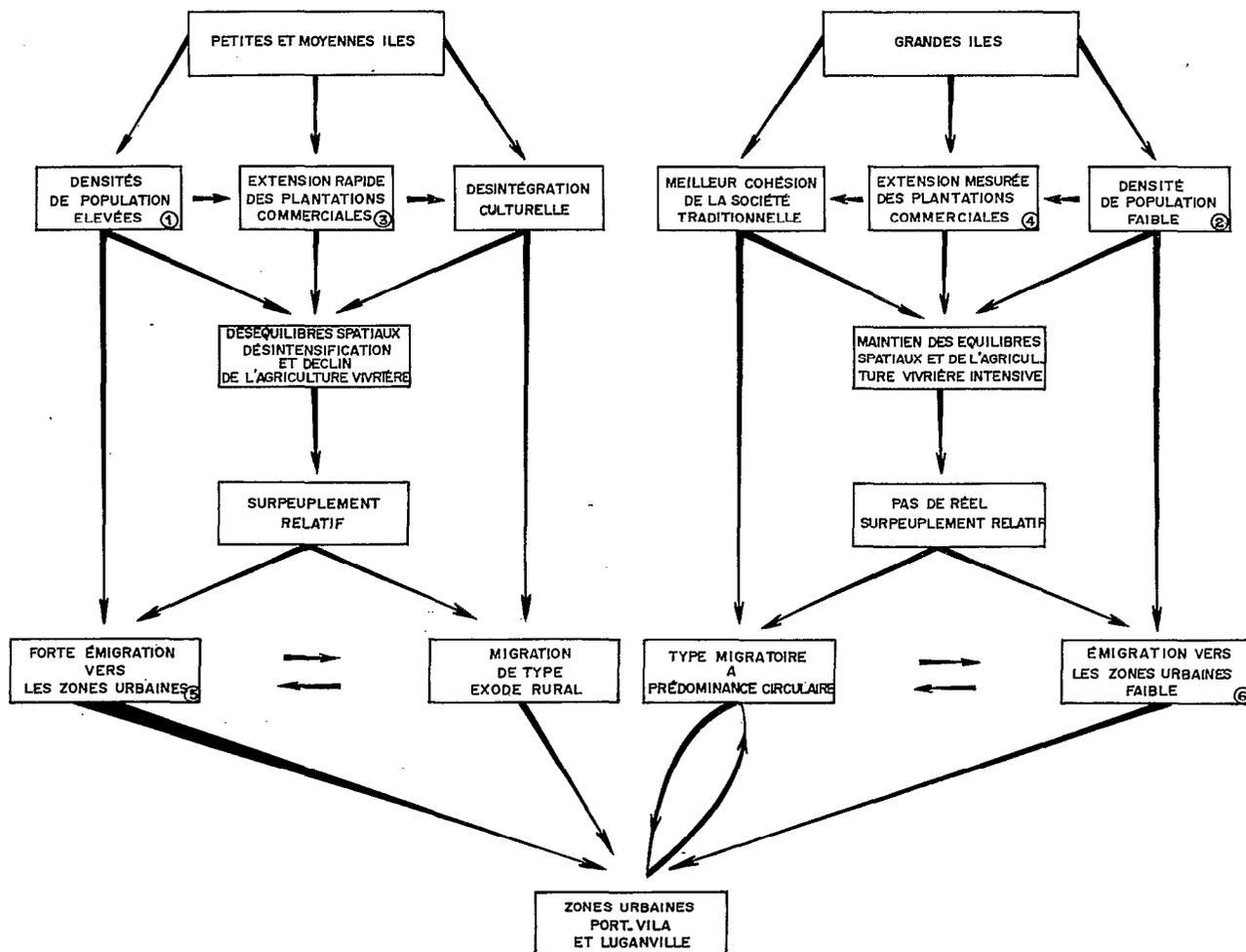


FIG. 12. — La recherche des causes du mouvement migratoire : un essai de modèle d'explication.

1. plus de 50 hab./km<sup>2</sup>. — 2. moins 50 hab./km<sup>2</sup>. — 3. plus d'un ha de cocotiers/hab. — 4. moins d'un ha/cocotiers/hab. — 5. solde migratoire supérieur à 15 % de la population résidente. — 6. solde migratoire inférieur à 15 % de la population résidente

des îles petites ou moyennes et aux densités élevées lorsqu'elles sont fortement intégrées dans l'économie de plantation, et à l'inverse, le taux migratoire plus faible des grandes terres où les espaces qui restent disponibles atténuent l'ampleur du déséquilibre. La dimension spatiale apparaît par voie de conséquence, indispensable à la compréhension du mouvement migratoire : l'île de petite ou moyenne dimension fonctionne comme un véritable « seuil » à partir duquel le mouvement migratoire s'intensifie et accélère ses propres mutations.

\* \*

Cet essai d'explication peut être schématisé dans un modèle (fig. 12).

En définitive les flux migratoires apparaissent moins liés à l'absence de ressources dans une île, ce qui est une notion toute relative dans un archipel où les populations sont inégalement intégrées à l'économie extérieure, mais à leur degré « d'adaptation » aux structures du monde moderne. C'est le degré d'ouverture à l'économie de marché et au monde culturel extérieur qui crée le surpeuplement relatif et par là le mouvement migratoire vers les villes.

\* \*

Les mutations récentes survenues dans le processus migratoire entre 1967 et 1972 ne vont pas à l'encontre de cette interprétation générale. Elles révèlent que la situation propice aux migrations, qui autrefois était surtout le fait des petites îles fortement peuplées et intégrées aux structures de l'économie commerciale, s'est aujourd'hui étendue à l'ensemble de l'archipel. Les grandes îles ont augmenté leur solde migratoire avec plus de rapidité, mais en restant dans le cadre d'un mouvement encore à large prédominance circulaire. Inversement les petites et moyennes îles voient leurs courants migratoires évoluer rapidement en un véritable exode rural.

Cette double progression confirme qu'en cas de chute prolongée des cours mondiaux du coprah les grandes îles sont atteintes par les mêmes symptômes de déséquilibre et de surpeuplement relatif que les îles de petite dimension. Le degré de dépendance des économies insulaires envers le type de monoculture que représente la production de coprah apparaît donc très élevé. Il en va de même, en ce qui concerne la part de plus en plus grande que prennent dans les villages les nouvelles habitudes en matière de consommation des biens importés.

La chute des cours du coprah a duré près de deux ans ; en mai 1973 les prix ont commencé à se rétablir. Ils atteignent aujourd'hui des valeurs extrêmement élevées : 18 000 ou 20 000 francs N.H. la tonne, mais il ne semble pas, pour autant, que la migration vers les zones urbaines ait cessé, ni même qu'elle se soit ralentie. On assiste au contraire à une consolidation du mouvement de fixation en ville mais avec, dans certains cas, une reprise des mouvements circulaires, en sens inverse cette fois-ci. Certains migrants ayant acquis une position professionnelle en zone urbaine et à plus forte raison une terre ou un logement, reviennent dans leur île « faire du coprah » l'espace d'une ou deux semaines, puis repartent en ville. La migration change alors de sens, la résidence permanente est devenue la ville et le lieu où l'on se déplace momentanément dans le but de gagner quelque argent : l'île et l'ancienne plantation abandonnée. La situation actuelle tend à prouver qu'une fois « enclenché », le mouvement n'est pas facilement réversible.

\* \*

### Conclusion

L'équilibre dans la mobilité entre la campagne « milieu de vie » et la ville « source temporaire de salaires », s'est donc rompu au bénéfice d'une relation beaucoup plus proche de celle des autres pays du Tiers-Monde que caractérisent l'exode rural et la croissance urbaine démesurée. L'une des conséquences les plus importantes en est l'apparition d'une population mélanésienne actuellement beaucoup plus stabilisée dans le cadre urbain, mais en même temps sous-équipée au niveau des conditions de logement, culturellement déracinée et socialement en voie de prolétarianisation.

Le développement de cette catégorie sociale, nouvelle dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, paraît être le prix payé à la croissance de Port-Vila ces dernières années. La prolifération des îlots d'habitat insalubre et dans certains cas de bidonvilles en est l'illustration la plus visible (1).

\* \*

[1] Se reporter à « L'habitat social à Port-Vila et Luganville » B. VIENNE, 1972, étude de la S.C.E.T.-COOP et à « Migration et création urbaine », J. BONNEMAISON (ORSTOM Nouméa).]

Une étroite relation apparaît par ailleurs entre la cohésion sociale et culturelle des sociétés rurales, la dimension des îles et les types de migration qui en dérivent. L'ampleur et les mutations récentes du mouvement migratoire ne dépendent pas seulement de facteurs économiques internes ou externes, mais également de changements sociaux et culturels survenus au sein des sociétés rurales.

Il apparaît en effet que lorsque les structures sociales coutumières conservent une certaine force et que l'équilibre entre les hommes, l'espace et les ressources s'est maintenu (en grande partie parce que l'extension de l'agriculture de plantation à finalité commerciale n'a pas compromis l'ancien système d'horticulture vivrière intensive) la migration garde une certaine modération et organise des structures d'accueil qui permettent le contrôle du migrant par sa propre communauté.

Inversement dans de petites îles comme Paama, les îlots du Nord d'Efaté (Pélé, Nguna) ou même dans certaines régions à la fois « évoluées » et fortement peuplées des grandes îles du Centre-Nord, l'affaiblissement des structures d'accueil communautaires témoigne d'une dégradation progressive des structures sociales traditionnelles, tandis que la recrudescence du nombre des migrants révèle la perte progressive d'un équilibre entre l'espace insulaire et le système agraire.

Ce déséquilibre « global », qui est à la fois culturel, spatial et agraire, est à la source du surpeuplement relatif dont se nourrissent les mouvements migratoires. Toutefois les symptômes en apparaissent généralement

plus accusés dans les îles de petite et moyenne dimension que dans les grandes terres. Tout se passe comme si les changements et les mutations sociales et économiques que dicte l'évolution du monde extérieur, étaient bien plus perturbateurs dans un espace restreint que dans un espace large. L'étude des migrations aux Nouvelles-Hébrides révèle ainsi la fragilité des équilibres culturels et agraires atteints dans les micro-milieus que constituent les petites îles de l'Archipel. Inversement, elle témoigne de la plus grande souplesse d'adaptation des communautés rurales habitant les grandes îles : un peu comme si la plus grande profondeur de l'espace disponible avait atténué les déséquilibres et laissé un recours qui n'apparaît plus lorsque le champ spatial est limité.

On peut enfin se demander si l'effort d'adaptation aux structures du monde économique extérieur ne conduit pas progressivement les communautés rurales insulaires à se désadapter de leur mode de vie originel et des conditions de leur espace naturel. Dans cette mesure, l'intensité nouvelle des migrations et la transformation progressive du cycle circulaire en exode rural, sont, aux Nouvelles-Hébrides, beaucoup plus les symptômes d'un malaise rural et culturel que les résultats d'une attirance irrésistible vers la vie urbaine. Ils indiquent également que le maintien des communautés paysannes, nombreuses dans les îles petites ou moyennes d'Océanie, semble de plus en plus compromis lorsque celles-ci évoluent et s'insèrent dans les structures, culturelles et économiques, du monde extérieur.

*Manuscrit reçu au S.C.D. le 13 décembre 1974*

#### BIBLIOGRAPHIE

- BALL (D.), 1970. — Port-Vila et Luganville. Projets de Plan de développement urbain 1969-1970. *Multigr.* Port-Vila, 129 p.
- BEDFORD (R.D.), 1972. — New-Hebridan mobility : a study of circular migration. Research School of Pacific Studies. Australian National University - Publication H.G. 9 - Canberra. 164 p.
- BONNEMAISON (J.), 1972. — Système de grades et différences régionales en Aoba. *Cah. ORSTOM sér. Sci. Hum.*, vol. IX, n° 1, 87-108.
- BONNEMAISON (J.), 1973. — Migrations et création urbaine à Port-Vila. Centre ORSTOM de Nouméa, 131 p., *multigr.*
- BONNEMAISON (J.), 1974. — Espaces et paysages agraires dans le Nord des Nouvelles-Hébrides. *Journal de la Société des Océanistes*, septembre et décembre 1974, n°s 44 et 45.
- BROOKFIELD (H.C.) et Paula BROWN GLICK, 1969. — The people of Vila. Research School of Pacific Studies, Australian National University, Canberra, 64 p., *multigr.*
- BROOKFIELD (H.C.), 1972. — Intensification and desintensification in Pacific Agriculture : A theoretical Approach. *Pacific Viewpoint*, vol. 13, n° 1.
- Bureau de la Statistique du Condominium, 1973. — HANSLOW, CHENAIS, PIERCE. Recensement de la population et de l'habitat à Port-Vila et Luganville : 29 octobre 1972. Bull. 1 et 2.
- CHAPMAN (M.), 1973. — Mobility in a non-literate society : method and analysis for two guadalcanal communities. *A paraître dans « People on the move ».* London Methuen.

- FAGES (J.), 1973. — Punaauia - Paea. Contact ville-campagne et croissance urbaine de la côte Ouest de Tahiti. Centre ORSTOM de Papeete.
- HAERINGER (P.), 1972. — Méthodes de recherche sur les migrations africaines : un modèle d'entretien biographique et sa transcription synoptique. *Cah. ORSTOM sér. Sci. Hum.*, vol. IX, n° 4, 439-454.
- I.R.H.O., 1970. — Accroissement de la production de coprah aux Nouvelles-Hébrides (R. MANCIOT).
- JACKSON (R.), 1974. — Une nouvelle politique de l'habitat pour les migrants au Papua-Nouvelle-Guinée. *Bulletin du Pacific Sud*, vol. 24, n° 2, 2<sup>e</sup> trimestre 1974.
- MACARTHUR (?) et YAXLEY (J.F.), 1967. — Rapport sur le premier recensement de la population aux Nouvelles-Hébrides. 488 p.
- VIENNE (B.), 1972. — L'habitat social dans les agglomérations de Port-Vila et de Luganville. Etude socio-économique, *multigr.*, SCET/COOP.
- WARD (R.G.), 1971. — International migration and urbanisation in Papua New Guinea. *New Guinea Research Bulletin*, n° 42.
- WARD (R.G.) et SURMON (A.V.), 1973. — Port-Moresby 1973. Department of Geography - University of Papua New Guinea.